

L'EGYPTE



FEMMES ÉGYPTIENNES AU BORD DU NIL

Tableau d'EUGÈNE FROMENTIN. — Musée du Louvre



Les Chroniques du Mois

Journal d'une Étrangère

Le bon moment

Ile Bréhat, septembre.

A mesure que les années passent, je me convaincs qu'il y a quelque chose dans la vie de plus important que le plaisir : c'est le choix du moment où l'on prend son plaisir.

Les Parisiens qui s'en vont en vacances, chaque année, ne semblent avoir ni le souci, ni même la notion de cette petite vérité-là. Ils partent... ils s'enfuient, en se bousculant. Ils se ruent, comme à la course, vers la montagne ou vers la mer, s'écrasent dans les trains, prennent d'assaut les hôtels, et font cela, disent-ils (et je suis sûre qu'ils le pensent comme ils le disent) « pour se reposer ». Ils n'ont pas l'air de se douter du tout que si tout le monde s'en va de Paris à la fois, c'est un peu comme si personne ne s'en allait...

Je n'oublierai jamais l'expérience que nous fîmes, il y a quelques années, mon mari et moi, de ce repos paradoxal. Nous nous étions réfugiés vers la côte normande, et tout de suite nous retrouvions là une partie de ce Tout Paris des premières que nous ne délestons pas, — qui nous intéresse même infiniment, — et qu'on éprouve cependant, je ne sais pourquoi, une vague joie à perdre de vue pendant quelques semaines, quand vient l'été...

Ce n'étaient pas les mêmes toilettes; c'étaient même, du matin au soir, d'autres chapeaux; mais c'étaient sur les mêmes visages les mêmes sourires, et c'étaient autour de ces sourires, les mêmes potins... Et comme si Paris attirait partout Paris, nous retrouvions là tout ce que nous avions précisément voulu fuir, en prenant nos vacances : à côté des gens, les choses de Paris; le cabaret chic, la boutique à la mode, les tsiganes, les journaux qu'il faut avoir lus, le spectacle où il faut être allé...

Nous avions cru nous dérober à cette obsession en descendant vers la Bretagne. Hélas! Paris n'était pas moins présent, du Mont Saint-Michel à Dinard, que de Dieppe à Etretat et de Trouville à Cabourg. Nous descendions toujours... et l'on eût dit que partout il s'amusait à nous rejoindre ou à nous pré-

céder : de la côte morbihannaise aux plages de Vendée, d'Arcachon à Biarritz, et jusqu'au fond des moindres trous pyrénéens.

Alors, une idée très simple nous est venue, que j'ai tort peut-être d'avouer ici : car cette idée n'est bonne qu'à la condition qu'on soit très peu de gens à l'avoir. Nous avons — les vacances venues — laissé Paris fuir en province, et nous avons gagné la province au moment où il commençait à en revenir.

Double joie! On ne dira jamais assez le charme de Paris, en ces deux mois de la saison chaude où l'élégance, le bruit, la mode et l'esprit l'ont déserté. On y goûte, vraiment, un délassément d'une espèce unique... A la place même où il semblait impossible qu'un peu de tranquillité régnât jamais, on est tranquille...

Loin des tables d'hôte et des restaurants départementaux qu'assiège Paris en voyage, on rencontre des cabarets silencieux, où toutes les tables sont à prendre. On retrouve souriantes et paisibles des figures de maîtres d'hôtel qu'on n'avait connues qu'essoufflées ou hautaines... Sur la chaussée, mille véhicules s'offrent avec politesse. On circule mieux sur les trottoirs. A maintes devantures de boutiques les volets sont posés pour quinze jours, pour un mois, et cela donne à certaines rues un gentil aspect de quasi-repos dominical, — de jour de fête qui n'en finit pas. Tout le monde est plus aimable, parce que tout le monde est moins occupé. C'est le seul moment de l'année où, d'une boutique à l'autre, on ait vraiment le temps de se sourire et d'échanger des propos amis. Le fait même d'être restés fidèles à Paris durant ces deux mois de juillet et d'août où tout le monde le déserte crée, semble-t-il, entre ceux « qui ne sont pas partis » une espèce de solidarité. On se rapproche, un peu comme dans les situations exceptionnelles où la présence d'un voisin, quel qu'il soit, vous reconforte...

Et je viens de retrouver ces sensations délicieuses à cinq cents kilomètres de Paris. Fin septembre... Ayant fui le boulevard au moment où il commençait à se repeupler, j'ai gagné la côte d'où l'on commençait à revenir.

Est-ce que je me trompe? Il me semble que la Bretagne est faite pour être vue durant ces semaines de premières fraîcheurs, de premières

brumes, et qu'il n'est pas de poste d'où l'on puisse plus délicieusement guetter l'automne. Et puis, c'est, comme à Paris, l'indicible joie de flâner dans du silence, — là où, tout à l'heure, il y avait un peu trop de bruit...

L'auto nous promène, — pas trop vite, — le long des plages, depuis Saint-Cast et le cap Fréhel. Et voici Pléneuf et le Val André dont les cabines brunes, alignées au bord de la digue, sont déjà presque toutes closes. Voici la rivière de Saint-Brieuc, Binic, Port-Rieux, Saint-Quay... des plages nues, où le vent souffle, des boutiques qu'on ferme, de petits casinos dont le déménagement est commencé. Les Parisiens s'en vont. Ils ont même déserté Paimpol, ses ruelles caillouteuses et son petit bassin, hérissé de mâts; — les mâts des barques revenues d'Islande, il y a deux mois; et sur la jetée d'Hargouët, le petit voilier de service est vide, et nous attend... Dix minutes de mer; et voici Bréhat, à marée basse, avec son tapis d'algues pâles au pied des rochers rouges. On grimpe; c'est le désert. Quelques pêcheurs, étonnés, disent bonjour à ces retardataires qui passent.

Comme on sent qu'il va faire bon dans cette paix un peu triste! Là-haut, s'érige la petite chapelle toute blanche, perchée sur un monticule de pierres, comme un phare. Au-dessous, bordant la côte, des maisonnettes s'espacent, et pas un bruit de voix humaines n'arrive à nous. Et puis des champs, des cultures, coupés de petits chemins qu'encombraient, il y a quinze jours, les bandes des touristes. Ces chemins sont nus, — nus et silencieux. C'est exquis. Dans un pré, des moutons s'affolent à notre approche, — comme si déjà l'habitude de voir passer ici des étrangers était perdue! A l'hôtel, la douceur de l'accueil est plus délicieuse encore. Tous les visages nous sourient, et la maison s'offre... Elle est presque vide, à présent.

On aura les belles chambres qu'on veut avoir; ce soir, on sera huit ou dix à table, et Bréhat nous appartiendra comme, il y a huit jours, Paris nous appartenait... Si bien que pour avoir su choisir le vrai moment de ne pas partir, et ensuite le vrai moment d'arriver, j'aurai l'illusion d'avoir pris deux fois mes vacances...

SONIA



Vue de Port-Saïd et du Canal de Suez, prise de l'Usine des Eaux

Le Canal Maritime de Suez

L'histoire d'une œuvre aussi grandiose que le Canal de Suez exige des volumes. Deux anciens collaborateurs de Ferdinand de Lesseps ont entrepris et mené à bien cette énorme tâche. L'un, J.-Charles Roux, vice-président de la Compagnie du Canal maritime et président de la Compagnie Générale transatlantique, a surtout traité les parties géographique, historique, politique et économique; l'autre, Voisin Bey, inspecteur général des Ponts et Chaussées en retraite, administrateur et membre du Comité de Direction de la Compagnie de Suez, s'est attaché particulièrement à l'exposé technique et administratif (1).

La lecture de ces beaux et éloquents ouvrages fait apparaître le génie persévérant et l'habileté diplomatique du grand Français qui conçut et réalisa la gigantesque entreprise. Avec le recul du temps, en face des résultats prodigieux obtenus, on mesure mieux l'intensité des énergies qu'il fallut déployer depuis les négociations qui aboutirent au premier acte de concession du Canal (Novembre 1854) jusqu'à la période d'exploitation paisible et fructueuse.

Il ne saurait être question ici, dans une notice limitée à quelques colonnes, de refaire même dans ses plus grandes lignes, l'histoire du Canal de Suez, de ses origines à nos jours. Nous devons nous borner à fournir au lecteur des points de repère et quelques chiffres attestant la puissance ascendante de l'or-

ganisme créé par Ferdinand de Lesseps et ses collaborateurs.

La Compagnie universelle du Canal maritime de Suez fut constituée le 15 décembre 1858 au capital de 200 millions de francs, et le premier coup de pioche donné à Port-Saïd pour le creusement du Canal, le 25 avril 1859. Une loi spéciale, votée par les Chambres françaises le 4 juillet 1868, autorisa la Compagnie à contracter un emprunt de 100 millions de francs, sous forme d'obligations 5 %, de 500 francs, pour réunir les capitaux nécessaires à l'achèvement des travaux.

L'inauguration de la voie maritime eut lieu, en présence de souverains et de princes, le 17 novembre 1869; il avait donc suffi d'un peu plus de dix années pour exécuter un tel labeur, qui comportait l'enlèvement de 74 millions de mètres cubes de

terres et de sables, l'établissement des jetées et des digues de Port-Saïd et de Suez, les enrochements des berges, le creusement de canaux de service, le remplissage des Lacs Amers et ouvrages afférents, les appointements, etc., etc.

A l'époque de l'ouverture du Canal, la profondeur était de 8 mètres, et encore sur 91 seulement des 164 kilomètres de la longueur; elle dépasse aujourd'hui 9^m50 sur tout le parcours.

De 1870 à la fin de 1908, les travaux d'entretien et d'amélioration du Canal ont amené l'extraction de 133.125.000 mètres cubes de déblais.

Les travaux d'amélioration ont porté non seulement sur le Canal proprement dit, mais aussi sur le port de Port-Saïd. Deux chiffres donneront une idée de l'extension de ce port: il y a 25 ans, l'étendue de ses surfaces d'eau était de 72 hectares 1/2; elle va se trouver portée à 267.

Actuellement, la Compagnie entreprend l'approfondissement du Canal à 11 mètres et son élargissement sur 15 mètres dans toute sa longueur par le raccordement des gares en service, ce qui portera à 45 mètres au moins la largeur au-dessus du plafond du Canal, mesurée à 10 mètres de profondeur.

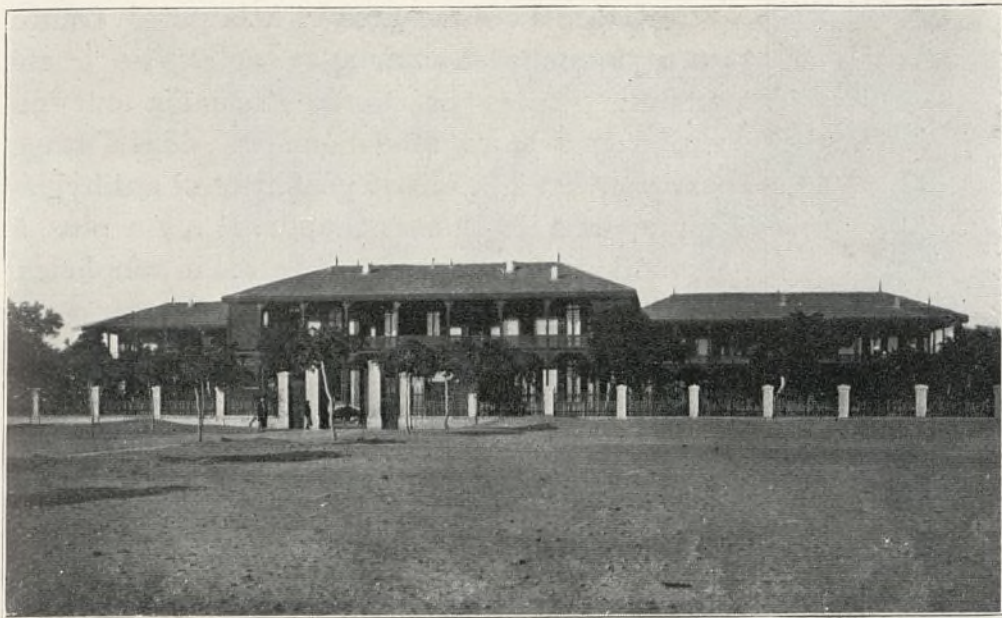
L'activité intelligente déployée par les énergiques administrateurs du Suez triompha des circonstances défavorables s'opposant à l'essor du trafic. Le nombre des navires transités en 1870 ne s'était élevé qu'à 486; depuis, presque sans discontinuer, leur nombre s'accrut pour atteindre le chiffre de 3.795 en 1908. Le tonnage taxé, pendant la première année ne dépassa pas 436.609 tonnes; il s'éleva à 13.633.283 tonnes en 1908. Quant à la sta-



⁷¹ Le cuirassé russe " Pamiat Azova " remorqué dans le canal par le remorqueur " Titan " de la Compagnie de Suez

(1) *L'Isthme et le Canal de Suez* (Historique. Etat actuel), deux forts volumes avec dessins et planches, par J.-Charles Roux, ancien député (Librairie Hachette).

Le Canal de Suez, 7 volumes de texte et 3 albums de planches, par Voisin-Bey (Librairie V^e.Dunod).



L'Hôpital Saint-Vincent-de-Paul, à Ismaïlia

tistique des passagers, elle passe de 26.758 en 1870 à 218.967 en 1908.

En fin de compte, les recettes totalisées à 9.274.329 francs à la clôture du premier exercice, montèrent à 111.490.959 francs à la fin de 1908.

pour ses divers arrêts. Et, cependant, la circulation est autrement intense que jadis !

C'est seulement après une étude très approfondie que le transit à la lumière électrique, d'abord pratiqué à titre d'essai, put être définitivement organisé ; et, aujourd'hui 96 à 97 % du nombre annuel des navires transiteurs mettent à profit ce perfectionnement d'exploitation. Chaque navire emploie un de ces projecteurs électriques que les vaisseaux de guerre utilisent pour découvrir les torpilleurs, et il éclaire ainsi devant lui le Canal sur 1.200 mètres au moins. D'autre part, des bouées à gaz d'huile et des feux sur piquet jalonnent la voie qu'il doit suivre.

Et c'est un spectacle vraiment féérique et impressionnant, par les belles nuits d'Égypte, que le passage lumineux d'un grand paquebot à travers l'obscurité du désert...

De nouveaux progrès ne tarderont pas à se

clientèle britannique, le Président d'une Société de Navigation anglaise (la Compagnie Péninsulaire et Orientale) qui verse chaque année 9 millions de francs environ de droits de transit, Sir Thomas Sutherland, s'exprimait ainsi concernant l'organisation du trafic du Canal :

« Je le dis hardiment, depuis plus de vingt ans il n'y a pas eu une seule plainte valable sur le fonctionnement des services..... Je parle comme président directeur de la Compagnie maritime qui, parmi tant de clients importants du Canal, forma la plus importante clientèle, et je tiens à rendre hommage à l'habileté et au zèle infatigable qui, jour et nuit, depuis une longue suite d'années, assurent le bon fonctionnement du service en Égypte..... »

C'était faire là l'éloge de la Direction de la Compagnie de Suez comme de tous ses fonctionnaires et agents. Mais il faut dire que le personnel n'eut pas à se plaindre non plus de s'être employé à faire prospérer la grande œuvre. Les statuts de la Société, sur l'initiative de Ferdinand de Lesseps, instituèrent pour tous les



Vue des bords du lac Tinsah, à Ismaïlia

Il va de soi que cette splendide progression exerça sur les cours du Suez un effet magique. L'action de 500 francs, tombée à 200 fr. en 1870 et au plus bas à 165 fr. en 1871, se cotait 4.605 fr. au plus haut en 1908, avec un revenu net de 141 francs, soit un peu plus de 28 0/0 pour les souscripteurs du titre au pair et près de 85.50 0/0 pour les heureux acquéreurs au plus bas cours de 1871.

Si les actionnaires du Suez n'ont eu qu'à se louer de leur flair (ils ont encaissé par titre 3.144 fr. 327 en 39 ans), il convient de remarquer que la direction de l'entreprise a tout fait pour donner satisfaction à sa clientèle d'armateurs.

L'élargissement et l'approfondissement du Canal ont permis à des navires toujours de plus en plus grands d'effectuer leur passage, et la jauge nette moyenne des transiteurs a pu passer ainsi de 898 tonnes seulement en 1870 à 3.592 tonnes l'an dernier.

L'application de la lumière électrique au transit de nuit et les améliorations diverses de la voie maritime ont abrégé considérablement la durée des traversées : alors qu'un bateau devait séjourner au Canal 48 heures, en moyenne, dans les débuts de l'exploitation, le temps de séjour est tombé en 1908 à 17 h. 1/2, dont 15 h. 1/4 pour la marche effective du navire dans le Canal et le reste

réaliser, d'ailleurs, dans l'organisation du transit : en 1908 encore, les navires ne pouvaient marcher à leur vitesse de mer et se croiser en route que sur une distance de 15 kilomètres (Grand Lac Amer), ailleurs ils devaient franchir le Canal à la vitesse réglementaire de 10 kilomètres à l'heure au maximum ; bientôt, ils vont pouvoir marcher à toute vitesse et se croiser en route sur une trentaine de kilomètres.

La Compagnie de Suez ne se borne pas à entretenir en bon état la voie ouverte aux navires et à l'améliorer sans cesse à grands frais (1), elle abaisse progressivement son péage. Le droit de transit, qui s'élevait à un moment à 13 francs par tonne de jauge, se trouve réduit à présent à 7 fr. 75, et des détaxes nouvelles seront appliquées à mesure que le trafic et les recettes se développeront.

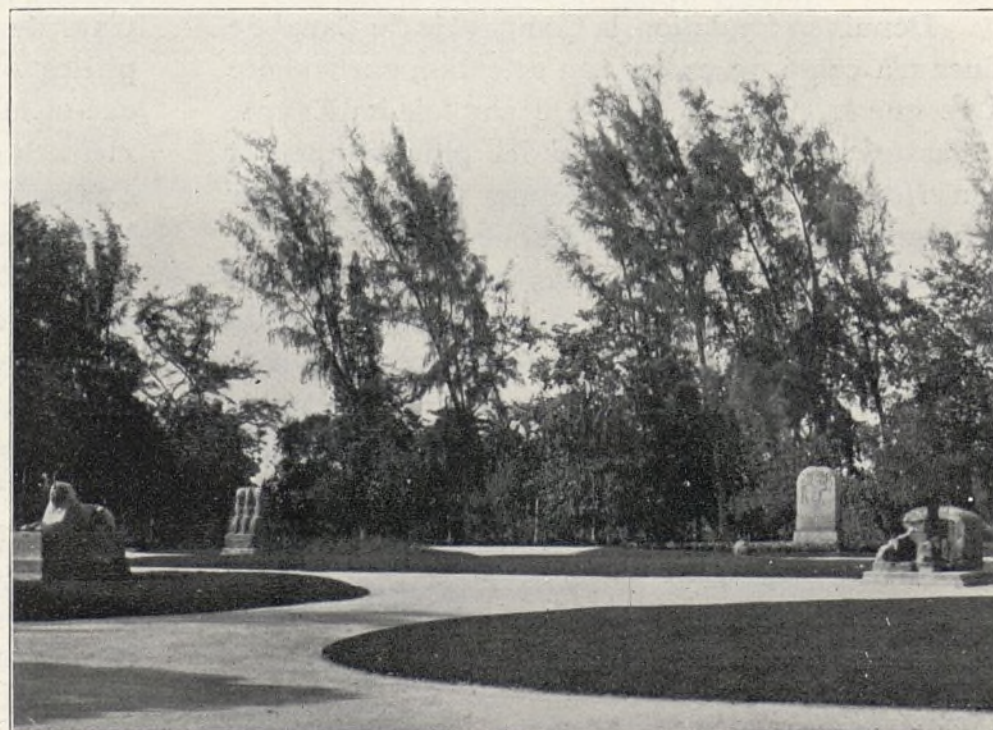
Dans une circonstance récente, alors que la Compagnie de Suez fêtait au Pré Catelan le 25^e anniversaire d'une heureuse entente intervenue avec sa

(1) Dépenses d'augmentation et d'amélioration du Canal en 1908 : 12.350.081 fr. 15.

employés classés la participation aux bénéfices.

L'article 63 réserve 20/0 pour la constitution d'un fonds « destiné à pourvoir aux retraites, aux secours, aux indemnités ou gratifications accordés, suivant qu'il y a lieu, par le Conseil aux employés ».

20/0, cela paraît un pourcentage médiocre, et



Le jardin des Stèles, à Ismaïlia

pourtant il a produit des millions qui furent répartis chaque année, depuis 1875, aux ayants droit.

La première année de la répartition, le personnel en activité se partagea 19.111 francs, maigre prébende; 2.123 francs furent versés au fonds de réserve des employés.

En 1907, la Compagnie de Suez a réparti les sommes suivantes aux divers chapitres intéressant ses employés et ouvriers :

558.504 francs au service des retraites.

121.227 francs en secours exceptionnels sur le fonds de réserve des employés.

21.545 francs audit fonds de réserve.

726.442 francs aux agents en activité.

667.626 francs en pensions et secours aux ouvriers.

Au total, les agents de la Compagnie maritime se sont partagé au prorata des situations et des années de service, depuis le début de l'exploitation du Canal, environ 27 millions, et les ouvriers, au titre de pensions et secours, environ 6 millions.

D'autre part, les dépenses d'exploitation et d'amélioration du Canal ayant atteint en chiffres ronds 500 millions depuis l'ouverture, on peut apprécier quelle source féconde de vie et de bien-être fut l'œuvre de Ferdinand de Lesseps, pour l'industrie et le travail.

Mais les résultats économiques ne sont pas tout. Une Compagnie comme celle du Canal maritime, qui mobilise des milliers de familles, a charge d'âmes, et se doit comme un chef de peuple ou d'armée de pourvoir non seulement aux besoins matériels, mais aussi au développement intellectuel et moral des éléments qu'elle groupe et conduit.

Ce devoir social fut accepté et rempli par les fondateurs et directeurs avec le concours de qui se multiplièrent dans l'Isthme, selon les besoins, écoles, hôpitaux, dispensaires.

Les écoles, tant de filles que de garçons, laïques et religieuses, sont, à Ismaïlia et à Suez-Port-Thewfik, des établissements d'enseignement primaire qui permettent aux enfants des agents de la Compagnie de poursuivre leurs études, sans s'éloigner de leurs parents, jusqu'au brevet simple inclusivement. A Port-Saïd, il existe, en outre, un établissement d'enseignement secondaire.

D'autre part, la Compagnie, pour répondre aux vœux des parents qui désiraient bénéficier des ressources plus grandes qu'offrent certains établissements du Caire et d'Alexandrie, y fait admettre comme pensionnaires à prix réduit et moyennant une contribution annuelle de la Compagnie par élève, les enfants d'employés ou d'ouvriers reconnus méritants et aptes à recevoir une éducation plus avancée.

Préoccupée de la situation des enfants du personnel des gares du Canal, trop éloignées des villes pour qu'ils puissent y aller suivre des cours, la Compagnie a installé dans la plupart de ces postes une école enfantine tenue, moyennant une rétribution mensuelle, par la femme d'un employé, et il est procédé chaque année à un examen dans ces petites écoles.

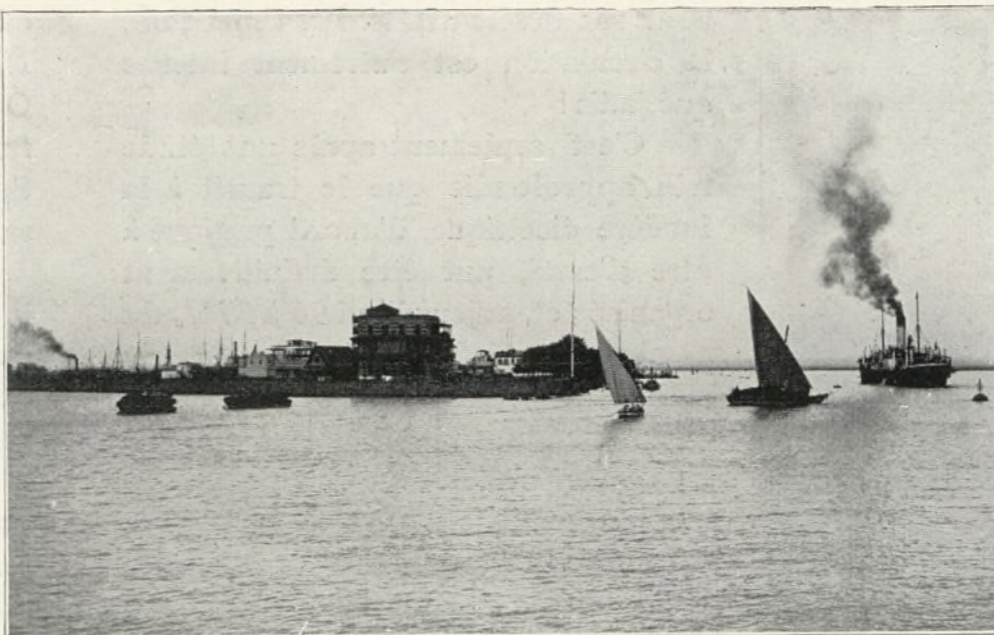
Le service médical fut organisé avec autant de vigilance et d'entente que l'instruction.

Depuis sa fondation, la Compagnie du Canal de Suez n'a cessé de prêter son attention particulière à ce que le personnel qu'elle emploie en Égypte fût assuré de trouver les soins les plus complets et son effort s'est porté à développer et perfectionner constamment l'organisation établie dans ce but.

Tous les employés et les ouvriers reçoivent gratuitement l'assistance médicale; des congés de maladie avec solde et frais de voyage leur sont accordés lorsque les médecins en constatent la nécessité, ainsi que des déplacements pour changement d'air avec femmes et enfants, subventionnés par une allocation journalière spéciale.

En cas d'épidémie ou de maladies généralisées ayant le même caractère, la Compagnie fait délivrer gratuitement les médicaments par les pharmacies locales.

A peu près à mi-parcours du Canal maritime, la Compagnie a fait édifier non loin d'Ismaïlia un



Port-Thewfik, la sortie du canal, vue prise du sud

hôpital de soixante lits, situé sur le plateau qui domine l'entrée du lac Timsah. Cet emplacement, particulièrement sain, a été choisi en dehors de la direction des vents les plus fréquents.

Primitivement destiné à ne recevoir que les malades ou blessés appartenant au personnel de la Compagnie de Suez, le champ d'action de l'hôpital Saint-Vincent a été successivement étendu, comme les aménagements et l'outillage médical sont constamment améliorés par la sollicitude du Conseil d'administration et de la Direction de la Compagnie.

Toutes les fois que le nombre des lits disponibles le permet, on y soigne les personnes étrangères aux services de la Compagnie.

L'établissement, pourvu d'un service complet d'hydrothérapie, est muni aussi d'appareils de radiographie, de radiothérapie et de photographie, ainsi que d'électricité à haute fréquence pour l'application de la méthode d'Arsonval.

Le nombre des journées d'hospitalisation s'est élevé en 1908 à 19.388.

A proximité de l'hôpital Saint-Vincent, la Compagnie a fait aménager en Sanatorium les bâtiments d'un ancien chalet du Vice-Roi surplombant le débouché du Canal maritime dans le Lac Timsah. Dans ces logements qui réunissent les meilleures conditions de salubrité, sont reçus les employés et leurs familles lorsqu'ils ont besoin de repos et d'une cure d'air vivifiant.

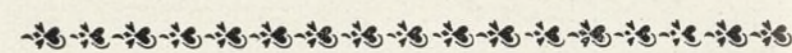
Dans ses dispensaires, la Compagnie combat efficacement, chez les indigènes, ce mal si répandu en Égypte, l'ophtalmie. Nombreux sont les Arabes qui, du désert, viennent demander des soins aux médecins et aux sœurs chargés du service. Rien qu'à Ismaïlia, le nombre des consultations s'est élevé l'an dernier à 47.800!

Il serait injuste de parler des services médicaux organisés par la Compagnie du Canal sans dire quelques mots d'une initiative qui lui fait le plus grand honneur : sa lutte contre la fièvre paludéenne. Ismaïlia, la ville centrale de l'isthme, était naguère infestée de paludisme et tellement envahie par les moustiques, qu'il était impossible de reposer, que ce fût de jour ou de nuit, sans la protection de la moustiquaire. S'inspirant des plus récentes découvertes de la science, et considérant qu'en amenant la disparition des insectes propagateurs de l'hématozoaire du paludisme (les « anophèles »), elle arriverait à supprimer la maladie elle-même, la Compagnie engagea une campagne méthodique contre les moustiques. Il fallait, — car cela seul est facile, — atteindre les insectes dans leur vie aquatique, lorsqu'ils sont encore à l'état de larves. Et, à cet effet, on supprima toutes les eaux stagnantes, à Ismaïlia et aux environs, par des travaux de drainage, de comblement, etc.; puis, pour détruire les moustiques des habitations, on décida que, chez les habitants, tous les récipients contenant de l'eau permanente, devraient être vidés chaque semaine, y compris les bassins des jardins et les rigoles d'arrosage, et qu'un mélange de pétrole lourd et de pétrole lampant serait répandu, hebdomadairement, dans les fosses d'aisance et les puits perdus. Une équipe fut spécialement constituée pour la visite des habitations et le pétrolage; et, depuis sa création, cette équipe n'a jamais cessé de fonctionner.

Grâce à ces mesures et à la persévérance avec laquelle la campagne entreprise a été poursuivie, les habitants d'Ismaïlia ont pu supprimer leurs moustiquaires, dont l'usage constant est à la fois si gênant et si antihygiénique dans les climats chauds. Il n'y a plus, à Ismaïlia, ni moustiques ordinaires ni anophèles, sauf ceux que les vents peuvent apporter occasionnellement, ou que les trains de chemin de fer ou les barques peuvent véhiculer. La présence de ces rares insectes, qui n'est jamais de longue durée, n'engendre plus d'épidémie. Il n'existe plus, depuis des années, de cas nouveaux de paludisme; si l'on rencontre un nombre insignifiant de cas de fièvre, tous ces cas sont des récidives. Le mal est donc dûment vaincu, et il est bon d'observer que ce résultat a été obtenu sans dépenses exagérées, car cela est de nature à encourager les administrations coloniales qui seraient tentées de s'engager dans la même lutte bienfaisante.

On voit quelle est l'importance de l'œuvre sociale de la Compagnie du Canal de Suez et comme, ici, l'admirable rayonnement de la puissance économique a servi l'action humanitaire et morale.

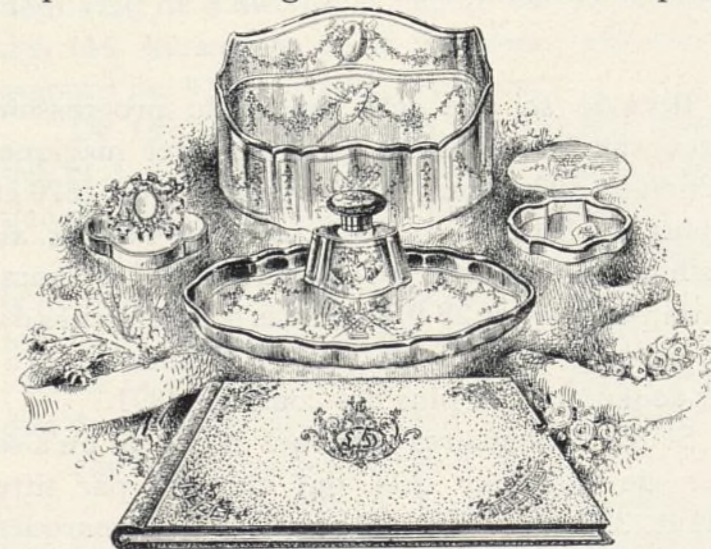
P.-L. LAFAGE



Pour les Éléantes

Dispersées un peu partout dans les villas et les châteaux, les femmes élégantes aiment à revoir leur cher Paris, entre deux villégiatures; elles n'y font pas une rentrée définitive, mais elles viennent s'enquérir des modes futures, des bibelots nouveaux et de tout ce que l'industrie invente sans cesse à leur intention.

Leur signaler les choses jolies que crée la maison Saintyves nous semble bien inutile, toutes savent trouver là, ce que leurs désirs raffinés peuvent rêver d'élégant et de rare. Pour leurs dîners de chasse, elles seront ravies des nouveaux menus style ancien, si finement décorés par une main d'artiste, créés différents pour chacune d'elles, rehaussés de l'écusson et de la devise personnelle. Elles y verront les nouveaux papiers à lettres que, de leur avis à toutes, l'on ne trouve nulle part ailleurs; leur format est grand comme il convient pour contenir les lignes tracées en cette large écriture anglaise si usitée aujourd'hui; leur grain fin, leurs nuances tendres leur donnent ce caractère aristocratique et distingué qui est un véritable raffinement très apprécié des femmes de goût. On me citait une charmante mondaine qui vient de faire la commande de cent vingt boîtes de papier destiné à ses invités et à elle-même pendant le temps de sa villégiature et de ses réceptions.



Garniture de bureau (création de M^{lle} Saintyves)

Je signale aussi les nouveaux petits sacs à main, en cuir souple comme un tissu, contenant tous les objets indispensables à une femme vraiment élégante, puis les sacs automobiles, peu encombrants et très complets, contenant à côté des objets usuels, une petite pharmacie, précieuse en cas de malaise ou d'accident.

Ce n'est pas tout. Il y a dans la Maison Saintyves, 350, rue Saint-Honoré, une foule de bibelots et d'objets charmants; parmi eux je signale de ravissants cadres en galuchat et en écaille ornés de motifs délicatement ciselés et tant de choses jolies et fines qu'apprécient les personnes vraiment raffinées.

MARQUISETTE

L'ÉGYPTÉ

par Octave Uzanne



LES ÉCRITS SUR L'ÉGYPTÉ

Il ne nous vient pas à la mémoire qu'aucun bibliographe contemporain ait jamais entrepris la publication d'une sorte de *Bibliotheca Egyptiana*, ou, si l'on préfère, d'un *Catalogue général des Écrits universels, spécialement consacrés à l'Égypte, à son histoire ancienne et moderne, à l'étude de ses religions, de ses mœurs, de son agriculture, de ses systèmes d'irrigation, de sa faune et de sa flore, de ses successives organisations politiques et civiles, de ses doctrines, de sa civilisation, de ses arts et de ses sciences, de ses langues et écritures, etc.* — Les Guides les mieux documentés et les *Hand-books* font bien mention de quelques centaines d'ouvrages de vulgarisation à consulter sur l'Égypte actuelle, tant au point de vue économique que pittoresque, et aussi sur l'art et la langue arabe, sur les précis historiques des musulmans-égyptiens, sur l'archéologie, sur l'art des chrétiens Jacobites ou Coptes, sur la civilisation de l'ancienne Égypte, sa géographie, son climat, son histoire naturelle, etc. Mais ce ne sont là que de médiocres aperçus sur une véritable *Bibliographie de l'Égypte*.

Il n'est assurément point de pays sur lequel on ait écrit davantage depuis Hérodote ou Strabon sinon même bien antérieurement à ces vénérables prédécesseurs. Wiedemann, Champollion-le-Jeune, Quatremère, Vivant-Denon, Wilkinson, Clot-Bey, G. Ebers, Ferdinand de Lesseps, Murray, Maxime Ducamp, A. Mariette, Perrot et Chipiez, Maspéro, E. W. Lanes, Stanley, Alfred Milner, sont des noms aujourd'hui familiers à tous ceux qui se sont occupés de l'ancienne et la nouvelle Égypte. Mais si l'on cite plus généralement ces divers voyageurs, savants explorateurs et vulgarisateurs, on omet volontairement des milliers et des milliers de livres écrits sous diverses formes littéraires sur la terre des Pharaons et des Sultans Mamelouks par des Allemands, Anglais, Russes, Scandinaves, Italiens, Français et Espagnols. On ignore même que les littératures d'Extrême-Orient sont également riches

en publications sur l'Égypte et son histoire prodigieuse, aussi persistons-nous à croire qu'une bibliographie consciencieusement faite de tous les écrits relatifs à cette terre sacrée, serait une œuvre précieuse qui nous stupéfierait par son étendue.

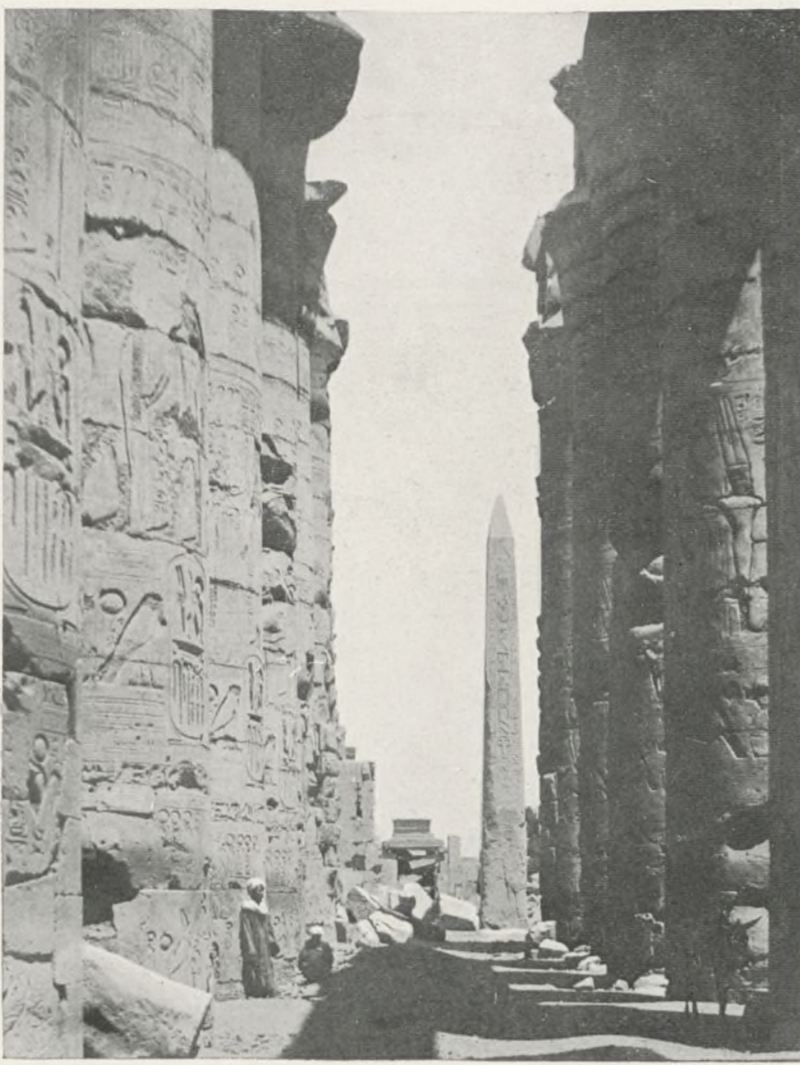
On commence à peine à déchiffrer de curieux textes tracés sur papyrus ou gravés sur pierre et nous sommes encore fort médiocrement documentés sur les genres littéraires cultivés par les anciens Égyptiens qui passent pour avoir aimé les fables, les chroniques historiques, la poésie épique et lyrique, le roman et le conte populaire. Combien peu de spécimens de ces genres sont venus jusqu'à nous !

Dans les quelques courts chapitres qui vont suivre, l'auteur de ce numéro spécial sur l'Égypte s'est efforcé volontairement de ne rien exprimer qui puisse s'apparenter à la littérature ou aux renseignements des Guides de voyage ou des itinéraires égyptiens de langue anglaise ou française. Après divers séjours sur les rives du Nil, qui le mirent au courant de toutes les questions politico-économiques de l'Égypte contemporaine, il livre ici des sensations de voyageur et parle surtout de ce qu'il a vu, senti, observé et résumé dans le monde *cairote* de 1895 à ces dernières années. Il se garde avant tout de découvrir l'Égypte ou de la révéler. On ne trouvera donc ici que des gloses individuelles sur cet admirable pays, le plus suggestif qui soit dans l'univers et sur ceux qui y vivent à divers titres. Bien que ce numéro soit abondamment illustré de vues du Caire et du Haut-Nil, l'écrivain des pages qui vont suivre, s'est bien gardé de prétendre interpréter ces illustrations. Il eut pour but déterminé de présenter des idées générales, de produire des visions particulières et non point de « légender », en les contournant et éclairant d'un texte justificatif, les images d'un album.

Ici, les gravures aussi bien que les écrits de ce numéro auront un intérêt distinct et bien à part ; ils récréeront et instruiront le lecteur, car, dans leur ensemble, texte et images concourent à une œuvre originale et tout à fait exceptionnelle.

CE QU'ÉVOQUE
REMÉMORE,
ENSEIGNE
ET RÉVÈLE
AUX TOURISTES
LA TERRE
ÉGYPTIENNE

L'Égypte est l'aïeule vénérée, la respectable douairière, la doyenne des nations du monde. A travers les orages du passé, les bouleversements successifs des peuples, les variations des mœurs, elle a conservé presque intacte sa physionomie primordiale, son caractère d'atavique et mélancolique beauté, ses traits distinctifs de noblesse millénaire. Lorsque nous nous approchons de la fertile vallée du Nil, de ces basses terres du Delta où s'est assise l'hératique figure de l'Égypte, depuis des temps fabuleux, nous nous souvenons que les livres de Moïse sont remplis de fastueuses évocations de son histoire et que Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon, Clément d'Alexandrie nous ont longuement parlé de sa grandeur, de sa puissance,



KARNAK. L'Obélisque



ISIS à Denderah (Bas-relief)

Cette idée de perpétuation sempiternelle des êtres et des choses était profonde et indestructible chez les anciens Égyptiens. Nous la retrouvons dans nombre de préceptes sociaux, moraux, religieux, sortes de catéchismes divins qui tendaient à régler la vie de l'individu depuis le berceau jusqu'au delà du tombeau. Il y avait, en effet, une doctrine de l'existence d'un monde souterrain, Royaume des Morts, où les rois et citoyens obtenaient, après jugement sur rapport minutieux de leur vie subterrestre, leur admission en une demeure éternelle. L'Amenthis où se trouvait le Plérôme (paradis) était ce lieu de béatitude, ce champ de la vérité, qui se cultivait dans l'adoration du Dieu père des hommes. La continuité de l'existence de l'âme après la mort arrivait à se concilier avec

ses richesses, de sa théogonie étrange, — dont le système mythologique nous est encore obscur, — de ses longues dynasties royales et du prestige immarcescible de la grande amoureuse Cléopâtre dont l'image est surtout familière et sympathique à notre imagination.

Dans le Panthéon de ses inquiétantes divinités à attributions variées : Thor, Osiris, Nou't, Amnou-ra, Isis, Phtah, tout revient à l'Éternel et l'éternité semble bien être l'expression voulue et permanente de cette antique vallée féconde protégée par l'invariable continuité des sables du désert qui lui servent de frontière et la conservent immuable en dépit du temps.



LUXOR. Vue du milieu du Temple d'Amenophès

deurs de l'histoire et à accroître à nos yeux la mesure du temps. Nous nous effarons de devoir approfondir et récapituler les mœurs, les conquêtes, la mythologie du peuple égyptien, à travers plus de quatre mille ans. Il nous faut également, devant les surprenantes découvertes nouvelles, abaisser le pavillon de notre vanité collective de néo-civilisés du vingtième siècle, car ces surprenantes découvertes archéologiques nous donnent le témoignage irréfutable d'une société antique archipolie et raffinée, amoureuse de tous les comforts et les ayant réalisés avec un art, une science et un goût supérieurs bien avant notre ère chrétienne. Le degré de civilisation avancée de l'Égypte

l'idée matérialiste de la durée charnelle de l'homme au delà du trépas. C'est ce qui conduisait à la pratique de l'embaumement des cadavres toujours liée à cette volonté de survivance et d'immortalité en dépit de l'arrêt de la vie réelle. Tout était momifié, emballé, enregistré pour l'éternité. Le corps humain aussi bien que celui des animaux sacrés : ibis, chats, éperviers, renards, crocodiles et singes. Tout se trouvait enfoui en nombre infini, déposé au flanc des montagnes dans les deux chaînes qui suivent parallèlement le cours du Nil, de Syène jusqu'à Memphis. Les humaines momies étaient surtout à Abydos et à Thèbes, dans l'imposante vallée des Rois où se trouvent les sculptures souveraines.

Cette conservation outrancière des êtres *post mortem*, cette volonté tendue vers l'Éternel, ce faste funéraire, réussit à prolonger les



CLÉOPÂTRE
Telle qu'elle apparaît en bas-relief sur le temple de Denderah

ou Sésostris, la démonstration que ce peuple n'ignorait alors aucune des aisances de la vie ou des jouissances du luxe le plus subtil, aucun de nos progrès, pourraient-on dire, sont des faits qui nous stupéfient, et nous laissent presque sceptiques.

Si l'Égypte moderne, ainsi que le prétend Renan, reste toujours comme une espèce de phare au milieu de la nuit profonde d'une très haute antiquité, il faut convenir que sa lumière est souvent vacillante et incertaine et que les explorateurs les plus clairvoyants de l'archéologie qui s'aventurent dans les épaisses ténèbres de son prodigieux passé y tâtonnent à chaque pas, lorsqu'ils n'y sont point le jouet d'étonnantes hallucinations. La science de

Champollion ne nous a pas encore révélé tout ce qui a trait à la vie privée et publique des Égyptiens. Chaque jour une faible lueur nouvelle éclaire cette ténébreuse antiquité.

Il n'est pas d'érudit sérieusement trempé, de savant blanchi dans l'étude, de dilettante nourri dans le suc des philosophies et des esthétiques, qui ne se sente lourdement accablé du poids de sa noire ignorance en ce pays où quarante siècles d'histoire sollicitent l'attention, où l'art apparaît tour à tour hiératique, symbolique, grec, copte, romain, persan ou arabe et où semble retentir encore et se répercuter à l'infini dans les échos et la solitude des ruines, la navrante et légendaire lamentation d'Isis cherchant son Osiris, légende qu'adoptèrent les Grecs pour créer la délicieuse fable d'Orphée et d'Eurydice.

Car l'Égypte est demeurée austère, impénétrable, mystique, ténébreuse et énigmatique sous tous ses aspects.

C'est en quelque sorte, à notre vision individuelle, une sorte de *Bretagne de l'Orient*. On ne comprendrait pas, d'ailleurs, qu'un peuple qui fut si perpétuellement voué à la fatalité, dont l'esprit fut si enclin à l'occultisme, qui, naguère, institua une architecture noblement sévère et plutôt sépulcrale, ait jamais pu être léger, enjoué ou frivole, superficiel ou prompt à livrer le secret de son âme.

Le néant des connaissances humaines nous humilie au contact de la terre du sphynx et de son histoire, et nous défailons tout d'abord sous le faix des trente-deux dynasties égyptiennes qu'il nous faut connaître et distinguer pour interpréter les vestiges du passé. Nous rendons grâce à la nature prévoyante qui mobilisa les sables du désert pour ensevelir sous ce linceul d'or les plaines de Memphis et de Thèbes, mais hélas ! l'archéologie veille ; d'audacieux et coupables explorateurs égyptologues prétendent nous infliger le pensum de leurs nouvelles découvertes, et à tant de fatigues vaillamment supportées pour la notion du passé, il faut encore ajouter celles de documents nouveaux sur Seti, Rhamsès ou Ptolémée-Philometor.

C'est pourquoi l'étranger qui pénètre sur cette terre hospitalière d'Égypte, rendez-vous des nations et carrefour du monde, se sent au premier moment comme perdu dans la diffusion de ce



THEBES. Les Colosses de Memnon (Cl. L. L.)

Sultans Mamelouks, afin d'arriver à l'expédition française de Bonaparte et au règne du bienfaisant et sympathique Mehemet-Ali, dont la haute figure domine toute l'histoire de l'Égypte contemporaine.

L'Égypte, à toutes les heures de son histoire, eut le don de séduire l'imagination des étrangers. « Si cet ancien peuple,

écrit un historien, grâce à la division des cartes, sévèrement maintenues par les croyances religieuses, encore plus que par le pouvoir politique, a pu rester à peu près immobile durant des siècles, si tout ce qui compose sa civilisation, ses idées sur l'art, sur la science et la politique, sur la religion, son histoire, ses lois, etc., demeure enseveli dans l'ombre des temples, comme un secret inviolable, si, à tant de causes d'étonnement, on ajoute les phénomènes d'un climat exceptionnel, il faut bien

avouer que l'admiration des modernes est plus que justifiée. »

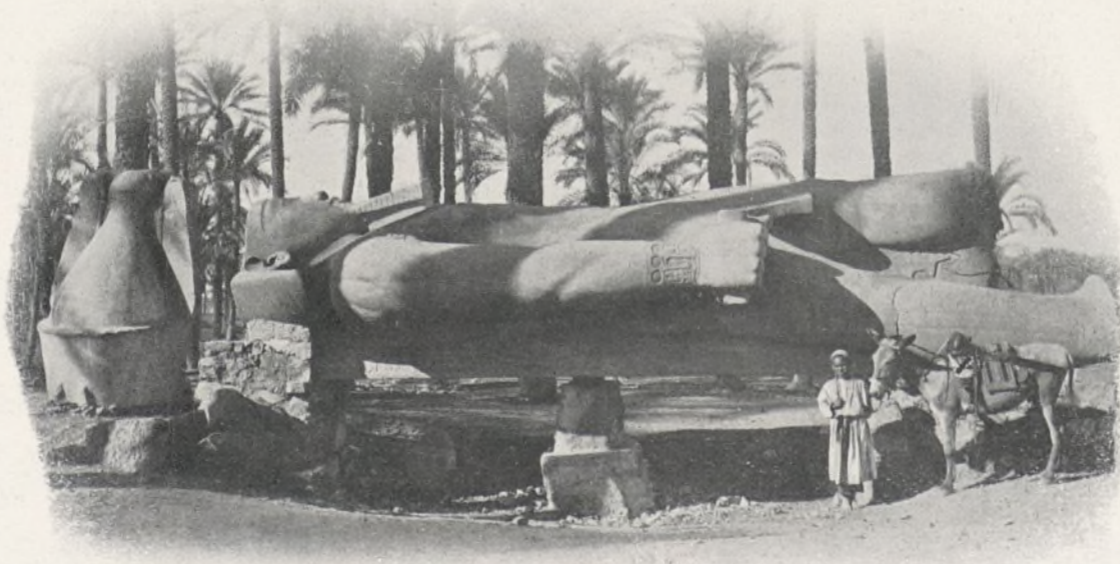
Que le touriste, en Égypte, soit un homme de science ou d'art, un ingénieur, un savant, un poète, un peintre, un historien, un sculpteur, un financier, un économiste, un agronome ou un industriel, il trouvera sûrement plus d'éléments d'intérêt spécialisé à ses connaissances dans la vallée du Nil que dans aucune autre contrée de l'univers. L'Égypte reste un champ d'expériences, d'observations, d'idéalisme ouvert à toutes les

intelligences humaines.

C'est pourquoi le voyage au pays des Pharaons est mieux qu'une récréation pour ceux qui l'entreprennent ; il devient un supérieur enseignement, il fait voir, comparer, comprendre l'histoire et interpréter les évolutions des civilisations successives ; il agrandit les horizons de nos visions intellectuelles et nous revenons d'Égypte avec un nouveau bagage d'idées générales sur l'antiquité.



LUXOR. Vue du Temple



MEMPHIS. Une statue colossale



LUXOR. — Vue prise de l'autre rive du Nil

L'ÉGYPTE
ACTUELLE
LE NIL
SACRÉ

L'Égypte actuelle, en dehors même du problème diplomatique qu'elle représente si longtemps et qui semble hélas! momentanément suspendu par l'Entente cordiale anglo-française, suffirait à offrir, par son climat et l'originalité de sa situation, un sujet d'études extraordinaire pour une légion de laborieux spécialistes, historiens, anthropologues, ethnographes, artistes, jurisconsultes, économistes, linguistes, naturalistes ou statisticiens.

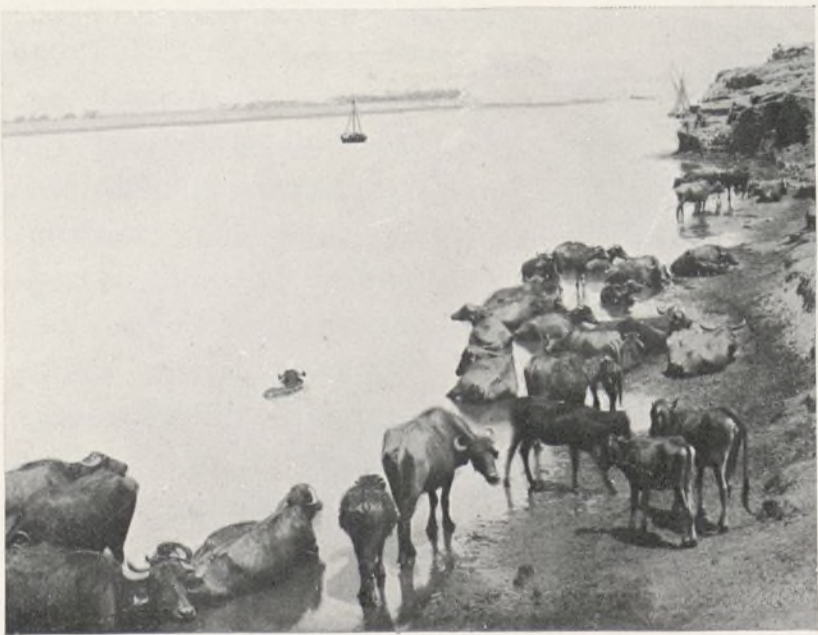
En effet, à la pointe sud du Delta, non moins qu'à Port-Saïd et à Assouan, les races, les civilisations les plus opposées se coudoient et se mélangent, sans rien perdre de leur caractère. Les langues s'entrecroisent et se confondent comme en une fabuleuse Babel; les types divers, Turcs, Bédouins, Somalis, Albanais, Bicharris, Berberins, Syriens, Circassiens,



Femmes fellah puisant l'eau

si grouillante, à Alexandrie ou au Caire, si bigarrée, si fantastique par l'intensité de vie torrentielle qui s'en dégage, qu'aucune foule de Londres ou de Paris n'en pourrait jamais, à aucune heure de ses fêtes les plus cosmopolites, en fournir l'équivalent.

Qui ne prendrait plaisir à observer et à conserver dans la chambre obscure de sa mémoire le spectacle des rues des grandes cités égyptiennes, la pittoresque splendeur des cérémonies civiles ou religieuses, funérailles, mariages ou circoncision, départ du Tapis (Mahmal), foires, pèlerinages, festivals ou traditions comme le *Doseh*! Qui n'aimerait décrire la surprenante variété des fêtes que nous révèlent les croyances et les superstitions, l'animation des foules dans les rues, la couleur admirable des marchés, la floraison d'art des mosquées du Caire, la symphonie des cris des petits marchands du Mouski



Buffles au bord du Nil. (Cl. Zangaki)

Arméniens, passent dans les attitudes les plus étranges, sous leurs costumes primitifs et colorés, et la cohue des quartiers arabes, soir et matin, est et surtout la radieuse désolation des sables du désert que le soleil martèle de ses rayons de métal pâle, qu'il caresse de ses baisers de vermeil ou qu'il



Village de Memphis



PROCESSION DU MAHMAL AU CAIRE

Tableau de L. DEUTSCH. — Salon de 1909



LUXOR. — Vue prise de l'autre rive du Nil

L'ÉGYPTE ACTUELLE LE NIL SACRÉ

L'Égypte actuelle, en dehors même du problème diplomatique qu'elle représente si longtemps et qui semble hélas ! momentanément suspendu par l'Entente cordiale anglo-française, suffirait à offrir, par son climat et l'originalité de sa situation, un sujet d'études extraordinaire pour une légion de laborieux spécialistes, historiens, anthropologues, ethnographes, artistes, juristes, économistes, linguistes, naturalistes ou statisticiens.

En effet, à la pointe sud du Delta, non moins qu'à Port-Saïd et à Assouan, les races, les civilisations les plus opposées se coudoient et se mélangent, sans rien perdre de leur caractère. Les langues s'entrecroisent et se confondent comme en une fabuleuse Babel ; les types divers, Turcs, Bédouins, Somalis, Albanais, Bicharris, Berberins, Syriens, Circassiens,



Femmes fellah puisant l'eau

si grouillante, à Alexandrie ou au Caire, si bigarrée, si fantastique par l'intensité de vie torrentielle qui s'en dégage, qu'aucune foule de Londres ou de Paris n'en pourrait jamais, à aucune heure de ses fêtes les plus cosmopolites, en fournir l'équivalent.

Qui ne prendrait plaisir à observer et à conserver dans la chambre obscure de sa mémoire le spectacle des rues des grandes cités égyptiennes, la pittoresque splendeur des cérémonies civiles ou religieuses, funérailles, mariages ou circoncision, départ du Tapis (Mahmal), foires, pèlerinages, festivals ou traditions comme le *Doseh* ! Qui n'aimerait décrire la surprenante variété des fêtes que nous révèlent les croyances et les superstitions, l'animation des foules dans les rues, la couleur admirable des marchés, la floraison d'art des mosquées du Caire, la symphonie des cris des petits marchands du Mouski



Buffles au bord du Nil. (Cl. Zangaki)

Arméniens, et surtout passent la radieuse désolation des sables du désert que le soleil martèle de ses rayons de métal pâle, qu'il caresse de ses baisers de vermeil ou qu'il

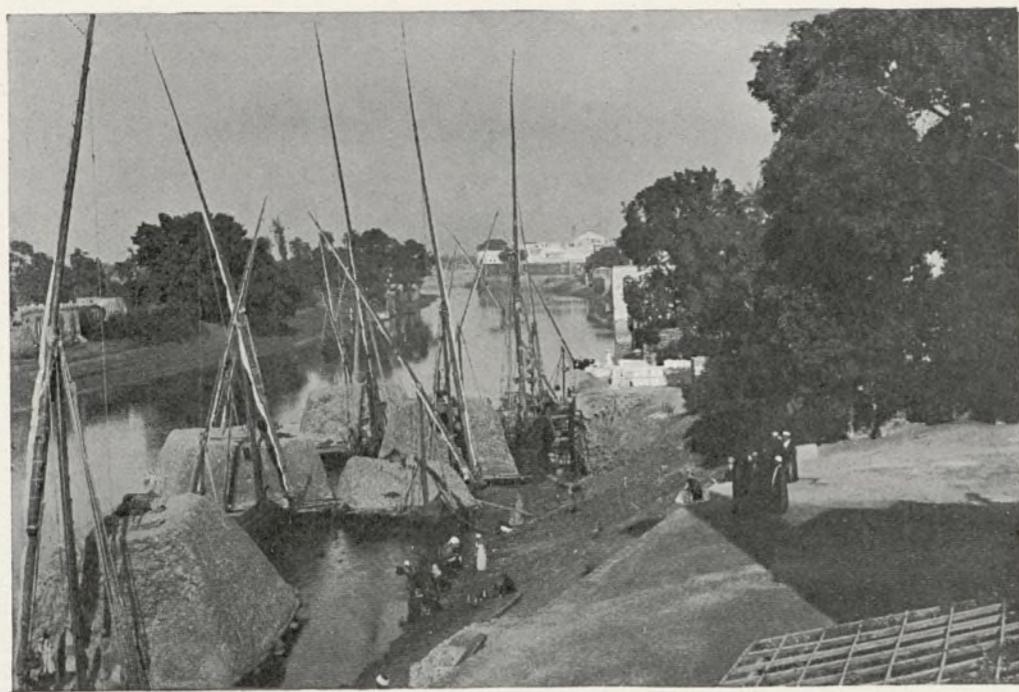


Village de Memphis



PROCESSION DU MAHMAL AU CAIRE

Tableau de L. DEUTSCH. — Salon de 1909



12 ZUM EL KALIG. Un bras du Nil au Caire

incendie de ses flammes de cuivre rouge, selon qu'il monte ou décroît à l'horizon, dans l'hémorragie violente de sa naissance ou de sa mort !

C'est que la vie est si passionnante, si tumultueuse, si éclatante, si poudroyante d'or, dans la lumière des villes ou villages d'Égypte qu'elle finit par dominer réellement en intérêt tout ce qui reste du passé aux yeux de l'amoureux des foules qui n'apprécient plus les monuments que comme décor de cette poussée d'animation orientale. Plus d'un artiste sincère devra avouer qu'il oublia volontiers de donner toute son admiration aux lourdes masses géométriques des Pyramides pour la réserver à quelque coin du marché tumultueux et sobrement coloré, ou à la lente contemplation de chalands débarquant le blé, en un tournant du vieux Caire.

Les nécropoles et les grands témoignages du passé qu'on rencontre à Karnak, à Luxor, à Philæ, nous en imposent assurément, mais ils nous semblent loin de notre intelligente interprétation visuelle et nous causent plus d'ahurissement que de véritable émotion.

Ce qui vaut, avant tout, le voyage de la Haute-Égypte, c'est la connaissance approfondie et variée que cette excursion nous donne du Nil : ce fleuve sacré, c'est la compréhension qui nous vient de sa nécessité, de sa puissance fécondante, de son étendue, et de la variété de ses bords. C'est aussi l'expression de vie qui, partout, sur ses rives et son cours, s'attache à ses ondes.

L'Égypte tire tout du Nil qui est son père nourricier et son unique raison d'être. Ce sont sur ses eaux limoneuses qu'après les inondations et pendant des mois se courbent sans trêve, de l'aube à la vesprée, les populations de fellahs agriculteurs, demi-nus, qui ont pour mission d'y puiser à l'aide du chadouf ou de la plaintive sakiak mue par des manèges attelés de buffles au mufle semite, les éléments d'irrigation du sol riverain. C'est au Nil que ces forêts de palmiers doivent leur éclat, que ces rizières empruntent leur verdure, que ces champs de canne sont redevables de leurs tiges empourprées, que ces terres de labour produisent deux fois l'an, et que ces cotonniers se couvrent de fleurs éclatantes en flocons neigeux.

C'est le Nil qui fait pousser le dourah dont est fait le pain des pauvres ; c'est lui qui gonfle si orgueilleusement les épis d'orge, de blé, de maïs moissonnés sous le soleil d'avril, et si, dans l'antiquité, l'Égypte fut nommée « le grenier de l'Europe », c'est que le Nil, en ses grandes crues, envoyait la sura-



13 Paysage près du Nil (Cl. Bonfils)

bondance de ses eaux dans le lac Mœris, creusé par l'initiative du puissant Thoutmès IV, œuvre gigantesque plus audacieuse encore que ne le fut le percement de l'Isthme de Suez. Les Anglais ont voulu imiter le système du lac Mœris en établissant, juste au-dessous de l'île de Philæ, un immense barrage qui, pour avoir l'avantage indéniable de fertiliser tout le sol égyptien d'Assouan au Delta, n'en est pas moins à déplorer puisqu'il détruit rapidement et sûrement, en les noyant sous les réserves d'eau les merveilleuses architectures d'art qui entourent le célèbre temple d'Isis, dans cette ancienne île frontière où le roi Nactanebus, le dernier des Pharaons indigènes, avait accumulé tant d'extraordinaires monuments groupés en décors de féeries.

On comprend que les anciens aient divinisé, sous de nombreuses formes, le Nil, ce fleuve miraculeux dont le parcours est de 4.000 kilomètres environ et qui, entre les chaînes arabiques et lybiques, apporte dans l'aridité des sables ce sourire de terre végétale qui fut la « Terre promise » et dont on ne peut concevoir la plaisance, si on n'a pas erré quelques heures dans le désert monotone, angoissant et silencieux.

Pour nous résumer, l'Égypte est le pays le plus attirant, le plus fabuleux, le plus pittoresque, le plus suggestionneur de pensées et de spéculations intellectuelles qui soit au monde. Nous y vivons, à le parcourir, à tous les temps du verbe, nos sens y trouvent sans cesse prétexte à s'extasier, à s'enivrer et nous y demeurons, toute la durée de notre séjour, dans un véritable surmenage d'admiration supérieure.

Ah ! qu'il avait raison le vieux calife qui, naguère, s'écriait : « Qui a bu l'eau du Nil reviendra pour en boire. »

Infortunés sont ceux qui ne se sont point sentis attirés vers le fleuve sacré et n'ont point goûté à ses eaux limoneuses profondément stérilisées par le Soleil africain amoureux de ses ondes qu'il embrasse ardemment. Ceux-là sont à plaindre qui, ignorant l'Égypte, sont en partance vers le sombre séjour sans avoir été éblouis par la plus étincelante facette de cette terre qu'ils sont peut-être préparés à abandonner sans regret. On n'a point vraiment vécu en beauté si l'on n'a point campé quelque temps sur ce sol ancestral qui fut tour à tour pour les peuples émerveillés le *Mis-*



14 Dahabiehs sur le Nil

raïm des Hébreux, le *Khemi* des Coptes, le *Masr* des Arabes, l'*Elkhabit* des Turcs, l'*Ægyptus* des Latins et qui reste aujourd'hui l'*oasis promise* aux désirs et à l'admiration des hommes du Nord. — La terre promise qui, en son sol, recèle la réalisation de toutes ses promesses... et bien au delà !

LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE Nous ne pouvons penser aux diverses conquêtes françaises militaires et économiques en Égypte et à nos successifs abandons de ce pays encore si pénétré de notre influence, sans nous remémorer une superbe lettre presque inconnue de Bonaparte encore en pleine ivresse de ses premiers succès sur le Nil et qu'il adressait à un de ses amis, membre du Directoire :

Je n'ai pas perdu mon temps depuis notre séparation, écrivait le futur César, j'ai conquis Malte l'Imprenable. J'ai traversé en maître la ville d'Alexandre; les Pyramides ont revu les drapeaux français, le Caire est à moi, la puissance des mameluks est détruite; je n'ai pu encore faire que cela, laissez-moi le loisir d'achever mon ouvrage.

Et le triomphateur explique ses espoirs de créer de grandes choses :

L'Égypte avec un gouvernement habile peut remonter au rang des nations. Elle est située de manière à servir d'entrepôt à trois parties du monde : elle peut attirer aussi une partie du commerce de l'Amérique. Je la régènerai. Elle sera mon point de départ : je dis ainsi car mon plan consiste à former en Asie un grand établissement sur la côte de la Méditerranée, en présence de la Crète et de Chypre, dans la plus belle position de l'univers.

J'ai conquis déjà, outre le sol, les affections des hommes à peu près civilisés du pays. Les cheiks, les imans, les mollahs, ceux de la mosquée de Gama-el-Azhar qui sont ici ce que les cardinaux sont à Rome, ont rendu sur ma prière, une déclaration solennelle qui fait de moi un lieutenant du Prophète, envoyé par lui pour délivrer les fellahs du joug des mameluks. Notre expédition a maintenant un caractère de sainteté qui la rendra respectable aux yeux du peuple.

Je veille à ce qu'on n'écrase pas l'Égyptien. Je dote le Caire des établissements d'Europe. Il y aura un Institut, une salle de spectacle, une Académie, des administrations régulières, une comptabilité qui ne sera pas oppressive. Chaque province aura un *Divan* qui ressortira de celui de la capitale : les cadis continueront à exercer la justice et je parviendrai à rappeler aux Coptes qu'ils



15 BATAILLE DU MONT-THABOR, d'après L. Cogniet et Philippoteaux (Musée de Versailles)



16 LE CAIRE. Derrière les murs de la ville

étaient autrefois les propriétaires du pays : voilà comment j'emploie mes heures. A Paris, on ne voudra voir que le grand désastre qui vient de couper mes communications avec la France. La perte de la bataille navale d'Aboukir est un malheur irréparable : la moitié de mon plan en est détruite. Comment y remédier ? Je ne le vois pas encore. Mon cœur saigne d'une perte aussi énorme. Brueys a payé de sa vie la faute qu'il a commise... L'armée a été sur le point de tomber dans le découragement. Je vais la distraire par des victoires.

Bonaparte, malgré les déboires que connurent les généraux qu'il laissa derrière lui, après son retour en France,

avait en partie réalisé son programme et l'empreinte française, grâce à ses institutions, fut longtemps persistante sur les rives

du Nil. Cette empreinte devint même infiniment plus profonde sous Mehemet-Ali et sous Ismaïl et la terre égyptienne semblait devenue, en quelque sorte, une terre française d'apparence, tellement nous nous y sentions chez nous, jusqu'au jour où une politique imbécile et lâche, de non intervention, due au vacillant et timoré ministère Freycinet, nous fit, en 1882, compromettre notre situation toujours prépondérante au Caire. N'y avait-il pas cependant, pour conserver l'image de la France en Égypte, les souvenirs durables de saint Louis à Damiette, de Bonaparte aux Pyramides, de Kléber à Héliopolis et de Ferdinand de Lesseps à Ismaïlia ?

Lors de l'inauguration de l'Isthme de Suez, le génie de notre nation rayonnait triomphalement sur l'Égypte où nous étions des maîtres incontestés.

L'influence française en Égypte fut, en définitive, normale, logique, naturelle, puisqu'elle se trouvait faite des droits que la France avait acquis laborieusement et patiemment sur cette terre hospitalière depuis le commencement du siècle. Quand Bonaparte, — réalisant enfin le



17 BATAILLE D'HÉLIOPOLIS, d'après L. Cogniet et Girardet (Musée de Versailles)

projet d'occupation que Leibniz avait déjà, en 1672, proposé aux ambitions de Louis XIV et que, en 1789, M. de Saint-Priest avait modifié et mis au point, — débarqua sur la terre des Pharaons, ce fut assurément pour le bien de l'Égypte, pour son relèvement, car il apportait dans les plis de son drapeau une civilisation nouvelle dans les voies de laquelle cette mère des peuples devait marcher très hardiment avant toutes les autres nations de l'Orient.

L'œuvre des Français en Égypte fut considérable. Rappelons-nous les savants qui accompagnèrent Bonaparte, songeons à ce qui fut fait pour la salubrité et la beauté d'Alexandrie. N'oublions point que c'est grâce à nos soins que fut préparée l'œuvre de Mehemet-Ali à qui toutes ses idées heureuses de réforme furent suggérées par l'initiative de nos agents divers au Caire. Si la civilisation occidentale, a-t-on reconnu avec raison, mit le pied sur cette vieille terre d'Égypte et s'y est établie à jamais, c'est à la France qu'on doit ce miracle.

Quel est aujourd'hui le degré de notre influence encore si puissante il y a trente ans? — Comment cette influence a-t-elle résisté à la lente et vigoureuse pénétration et finalement à la définitive main-mise anglaise sur sa politique et son administration? — Cela est encore assez malaisé à bien définir, car même aujourd'hui nos compatriotes sont tout à fait favorisés et semblent recueillir, même au détriment des sujets britanniques, les sympathies cordiales des Égyptiens.

Superficiellement, au point de vue social, tout ce que l'on voit, éprouve ou entend dans un voyage en basse Égypte, peut encore flatter notre heureuse vanité. En effet, soit que l'on parvienne au Caire par Port-Saïd ou Suez, soit par Alexandrie, la sensation d'arrivée demeure aussi agréable. C'est un aspect de notre jolie France que nous retrouvons en Égypte. C'est une évocation de notre esprit, de notre courtoisie, de notre parisianisme même



LE CAIRE. Porte de la Citadelle



19 KLÉBER, Général en chef de l'armée d'Égypte d'après Guérin (Musée de Versailles)



20 BATAILLE DES PYRAMIDES, d'après le tableau de Gros (Musée de Versailles)

dans le langage officiel, dans les manières, dans l'expression et l'ordonnance de la vie familière publique des grands centres. Les quartiers européens du Caire et d'Alexandrie ne sont pas encore des quartiers anglais : ils ont l'apparence architecturale de nos grandes cités françaises ou algériennes, la gaieté et l'entrain de nos rues, et invitent, comme nos boulevards, au charme de la flânerie et des bavardages en plein air. Ce sont nos boutiques, — ou à peu près, — nos jardins (sauf les admirables essences exotiques des plantations qui se

trouvent en Égypte) et nos places publiques. On cherche involontairement dans ses promenades, le passage défilé de nos zouaves d'Algérie, de nos spahis ou de nos chasseurs d'Afrique, surpris, en un tel milieu de voir circuler ces *red jackets* rigides et impeccables de tenue, dont nous retrouvons l'uniforme et le casque blanc à Gibraltar, à Malte, à Chypre, et sur tant de points divers du littoral de l'Océan Indien et du Pacifique.

Partout nos nationaux ont établi des cercles qui, il faut le reconnaître, sont plutôt des estaminets de province où s'évaporent les discussions politiques et où s'égrènent les rires.

Nous avons également eu longtemps dans la basse Égypte une presse française, le *Journal d'Alexandrie* et le *Journal Égyptien*, qui succéda au *Bosphore*, dont la direction, lorsqu'elle passa à l'Angleterre, fit scandale. Aujourd'hui la presse anglaise a pris le dessus. La presse arabe seule lutte encore, mais l'action de nos journaux sur la marche des affaires est actuellement sans aucune influence. Les polémiques seraient vaines. Il ne reste plus place qu'à des regrets. Les 16.000 à 18.000 compatriotes, que nous comptons encore en Égypte et qui sont à nos yeux, comme les *Alsaciens-Lorrains* de l'Orient, — se sentent, hélas ! pourquoi le celer ? — définitivement abandonnés.

✻ D'après les tableaux statistiques dressés il y a douze ans, la population

étrangère de l'Égypte qui, en 1873, comprenait 34.000 Grecs, 13.000 Italiens et 17.000 Français portait, lors du dernier recensement officiel, près de 38.000 Hellènes, 18.700 sujets italiens et seulement 16.700 représentants de notre gracieuse République. D'où il appert que si notre influence n'a point baissé, nos nationaux avaient quelque peu diminué tandis que d'autres colonies augmentaient. Il paraît qu'aujourd'hui la population française s'est de nouveau accrue, mais les Italiens et les Grecs n'ont point diminué, bien au contraire, et les proportions doivent demeurer les mêmes.

Les nations doivent être regardées surtout comme des maisons de commerce et l'état statistique de leurs affaires extérieures peut servir à la constatation de leur vitalité ou de leur force d'expansion. Or, d'après certain tableau du commerce de la France avec l'Égypte de la fin du XIX^e siècle, les résultats de notre politique de faiblesse apparaissent avec une netteté qui n'est guère consolante. Malgré le développement considérable des affaires générales de la haute et basse Égypte, la participation des deux principales contrées, Empire



31 S. A. le Khédive Abbas Hilmi (Cl. Dittrich)



32 ENVIRONS DU CAIRE. Un Marché à Guizeh

Britannique et Turquie, dans ce mouvement, était restée plutôt stationnaire, ce sont d'autres pays qui se sont fait une place importante sur ce marché.

Ainsi la France qui, il y a vingt-cinq ans encore, après l'Angleterre et la Turquie venait immédiatement en troisième ligne, bien que déjà fort distancée par le Royaume-Uni, ne possédait plus, vers 1895, que le quatrième rang. C'est notre amie la Russie qui, grâce à des achats considérables de coton, nous dépassait d'un très haut chiffre.

Quelle est la situation actuellement? — Il est peut-être préférable de ne pas chercher à la déterminer. Mais il est un fait assuré, c'est qu'à la suite de grèves successives, le prix de la main-d'œuvre augmentait chez nous prodigieusement, tandis que les industries belge, allemande, austro-hongroise, faisaient des efforts couronnés de succès pour abaisser leur prix de production et luttèrent avantageusement avec les produits français qui furent si longtemps inexpugnables sur la place d'Égypte.

On pourrait objecter à cela que l'Angleterre cause mille vexations à nos marchandises en douane d'Alexandrie ou de Port-Saïd? Ce ne serait guère sérieux! La vérité est que rien n'a été tenté chez nous pour maintenir ou développer notre

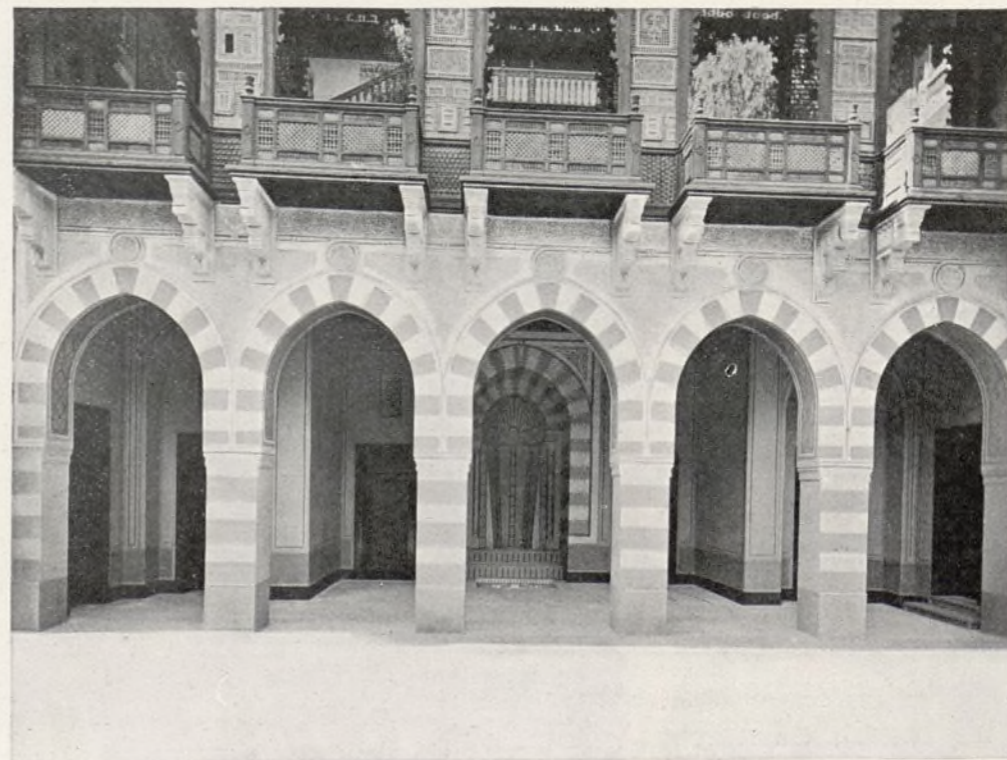
situation commerciale sur les marchés égyptiens. Cela est suffisamment lamentable.

On ne s'est jamais préoccupé, par exemple, de réviser les tarifs de la Compagnie de chemins de fer P.-L.-M. qui sont excessivement élevés, ni d'envisager les conditions draconiennes que la place de Marseille impose à nos marchandises, grevées de frais exorbitants de commissions, courtages, etc., tandis que, d'un autre côté, les Messageries Maritimes exigent un fret si élevé qu'elles découragent les expéditeurs. C'est à tel point, — et ceci, on le peut affirmer, — que nombre d'industriels français trouvent avantage à expédier *par voie d'Anvers*, leurs produits en Égypte, et de grandes quantités de nos marchandises parviennent sur les rives du Delta sous le couvert de la Belgique.

Il faut bien admettre, pour entrer dans quelques détails, que les sucres raffinés, avec la concurrence de l'industrie locale, ne peuvent plus, comme jadis, pénétrer en Égypte, que les vins italiens à bon marché sont entrés dans la grande consommation courante et que les cognacs à bas prix sont aujourd'hui fabriqués sur place par les maisons grecques, toutes causes qui influent directement sur notre commerce, mais il n'en demeure pas moins certain que l'incurie de nos grandes administrations ne doive être violemment incriminée et que notre commerce, symbole d'influence et de prospérité, ne se trouve point facilité, étudié, soutenu et largement développé comme il aurait pu l'être, sur cette terre d'Égypte où tout ce qui porte la marque française à toutes raisons d'être bien accueilli par les négociants indigènes et même étrangers.

Ce qui reste intact, ce qui ne meurt pas, ce qui est au-dessus des folles politiques, des traités regrettables, des abandons excessifs de nos gouvernants, c'est ici comme ailleurs l'âme de la France, son génie, son rayonnement intellectuel, scientifique et artistique, sa force d'émission d'idées. Cela nous conserve, nous cuirasse, nous prémunit encore, nous fait aimer et nous rend sympathiques. C'est pourquoi notre langue domine malgré tout ainsi que nos idées, alors même que nos fonctionnaires sont peu à peu remplacés par l'élément britannique en tous lieux triomphant.

Les souvenirs que la France a laissés dans ce pays musulman gouverné par les colonies chrétiennes sont heureusement plus vivants sous la tente du bédouin et la maison de boue du fellah que dans les esprits inconscients de nos législateurs, de nos financiers et de nos grands industriels qui



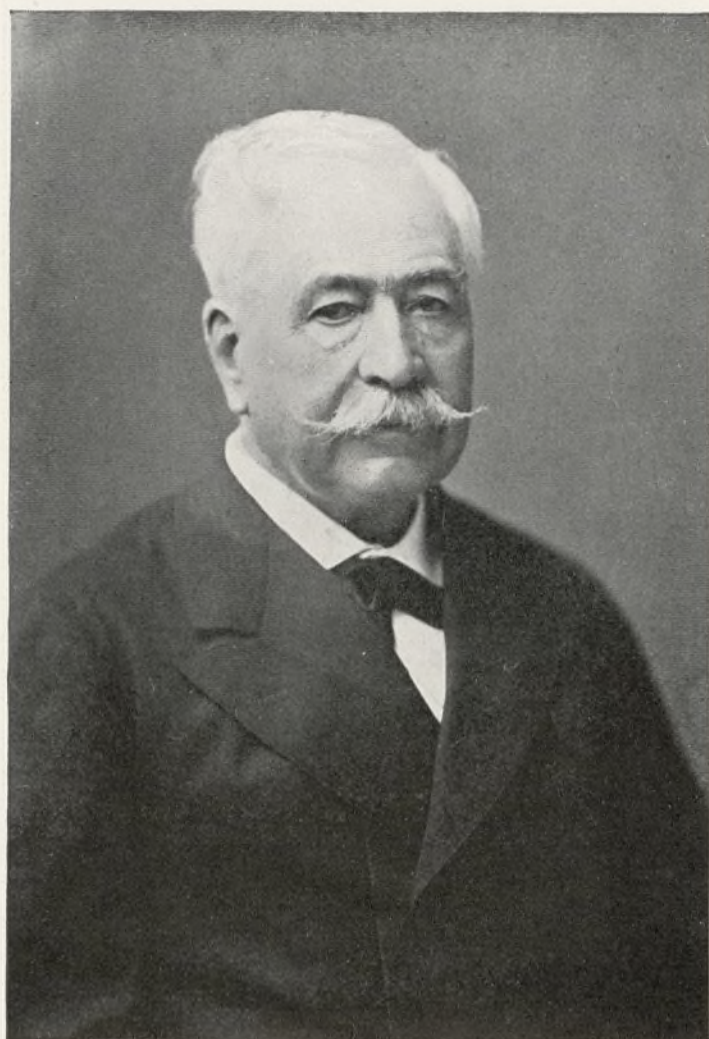
33 LE CAIRE. La Maison de France. Cour intérieure

auraient pu jouer un rôle si éclatant en Égypte. Nous subissons les conséquences écrasantes de la faute commise en 1882, mais nous ne pouvons cependant, même actuellement, nous désintéresser de l'Égypte.

Il demeure à peu près assuré que si l'Égypte avait été consultée, au lendemain de la bataille de *Tell-el-Kébir*, sur la subrogée tutrice de son choix, elle eût choisi sans hésitation la France. Depuis lors, nous demeurons toujours pour elle l'amie, la favorite, mais nos inconséquences lui imposent des réserves bien compréhensibles.

L'Égypte aura peut-être été pour la France une plus grande perte que celle de ses provinces de l'Est en 1870. — Le rôle que nous pouvions y jouer était énorme, les richesses qu'il nous était loisible d'y puiser ne se calculent pas. Nous y possédons d'admirables écoles françaises, même une école de Droit ; nos compatriotes ne se sentaient point dépayés dans cette contrée si bien façonnée à notre image ; nos soldats y auraient été accueillis aussi largement que nos marins, nos juristes, nos ingénieurs, nos professeurs, nos archéologues, nos industriels et commerçants. Il n'y avait qu'à les envoyer au nombre de quelques milliers, alors que s'inaugurait l'Isthme de Suez. Un peu d'énergie et d'audace, une volonté déterminée de tenir tête aux mauvaises humeurs et l'Égypte était à nous. Il n'est même pas impossible que cet acte de déterminisme nous eût évité la fatale guerre avec l'Allemagne.

« Combien de grands et importants travaux sont dus dans ce pays à l'initiative des Français, s'écriait le jeune khédivé actuel Abbas Hilmi, parlant à un voyageur américain, M. de Guerville qui écrivit un curieux livre sous ce titre : *New-Egypt*. Les Français ont été jusqu'à penser faire du Caire un port de mer. Ah ! Que de choses, ajoutait le khédivé avec un sou-



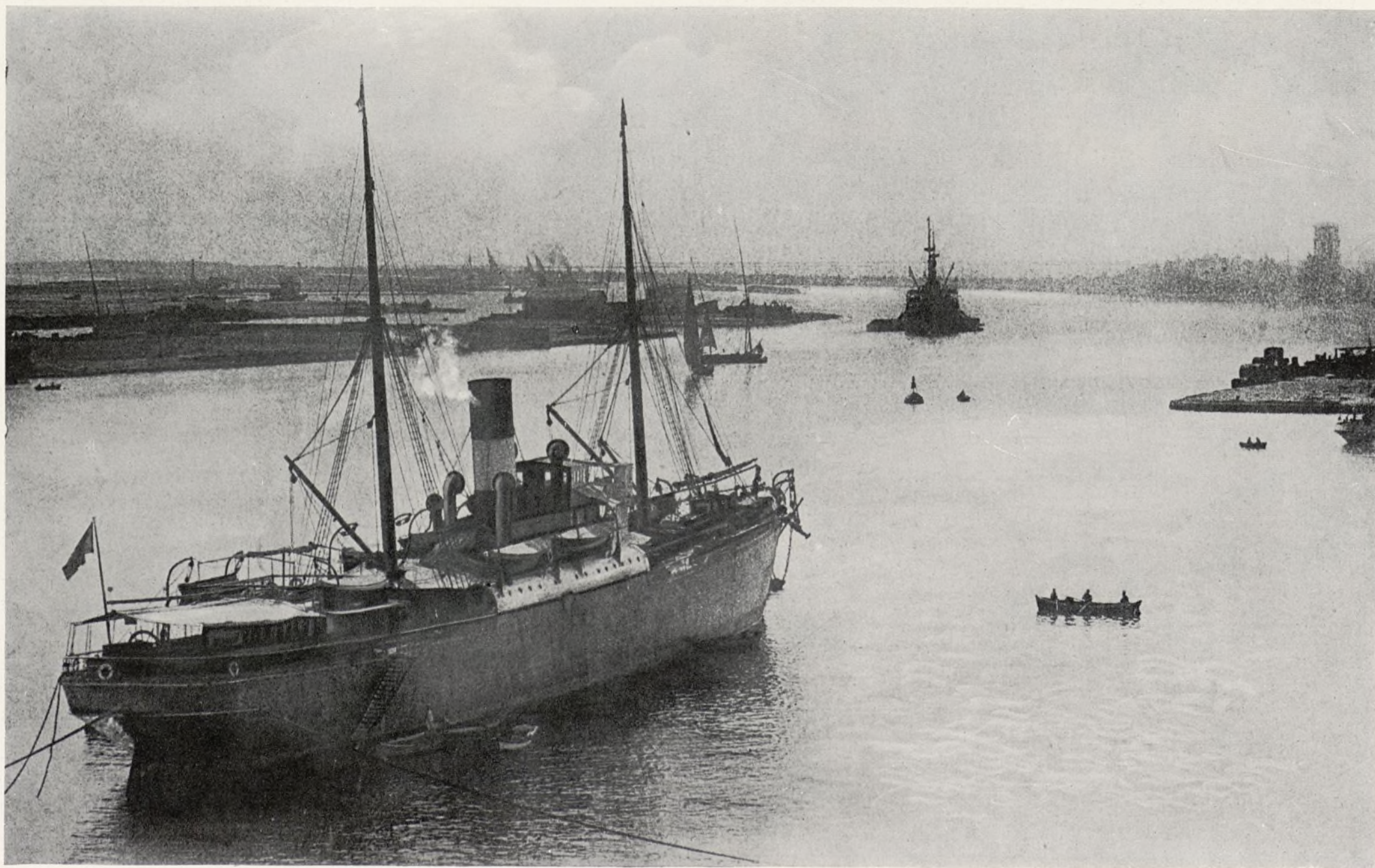
24 FERDINAND DE LESSEPS (Cl. Van Bosch)

pir de regret, sont dues ici à l'industrie et au travail de la France. — Je calculais, concluait-il, que ses intérêts matériels en Égypte représentent plus de trois milliards. Et dire qu'elle a lâché tout cela pour le Maroc, où elle n'a rien ! »

Aujourd'hui, politiquement parlant, il n'y a plus à parler en Égypte d'influence française, mais des sympathies de goûts, d'idées, d'inclinations de caractère, de tempérament même, entre les divers éléments indigènes de ce pays et les Français. — Nos fautes ont été multiples, successives et invraisemblables aux yeux clairvoyants. Nous les payons en considérant que nous avons perdu sur les rives du Nil une situation hors ligne. Lorsqu'un Français, après un séjour de quelque durée en Égypte, commence à comprendre l'intérêt exceptionnel de cet admirable pays, qu'il se familiarise avec l'histoire du XIX^e siècle sur cette terre ancestrale, qu'il comprend les efforts couronnés de succès multiples de ses compatriotes pour s'y

implanter, qu'il juge des erreurs commises depuis cinquante ans par les pouvoirs pour anéantir tant de bonnes volontés, ce Français, on peut l'affirmer, se sent humilié, diminué, contrit, et il porte sincèrement le deuil d'un abandon dont il envisage alors toute la profondeur d'absurdité.

On annonce qu'un de nos hommes d'État les plus en vue actuellement, celui-là même qui prononça de regrettables paroles à l'heure où nous pouvions nous joindre à l'Angleterre en face d'Alexandrie pour asseoir en commun notre domination sur l'Égypte, on nous dit que M. Georges Clemenceau doit passer le prochain hiver 1909-10 au Caire. Lorsqu'il aura vu, compris, senti l'Égypte et le rôle que nous y pouvions jouer, il est hors de doute que cet *ex-premier* ne soit amené à penser que le sol égyptien valait infiniment plus et mieux que le sang d'un simple fantassin français.

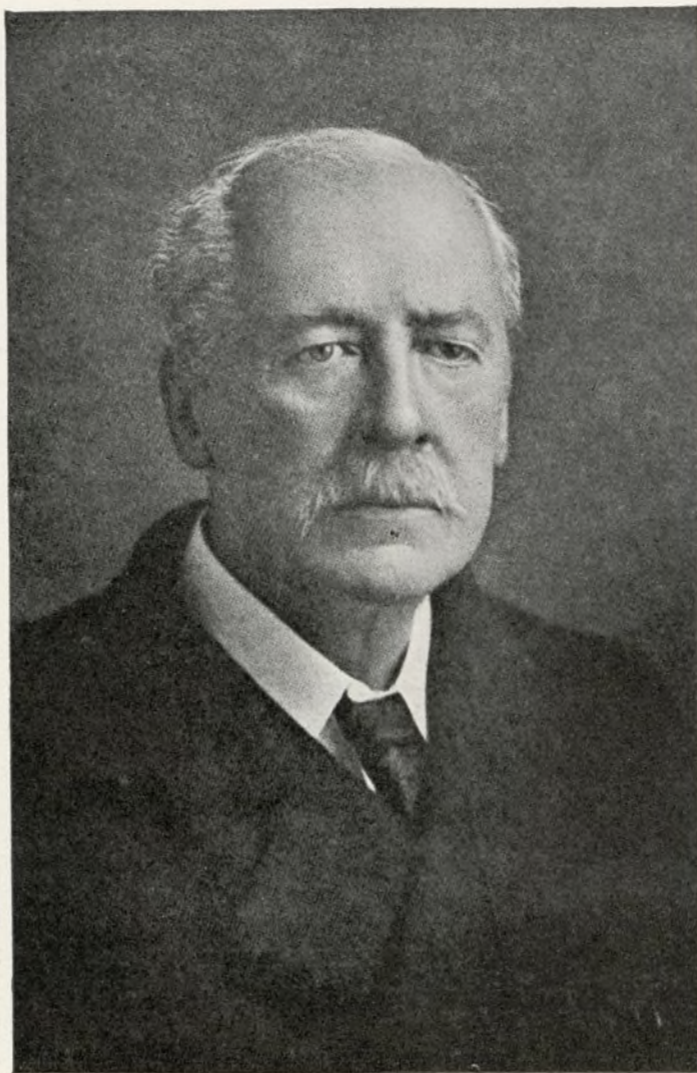


25 PORT-SAÏD. Entrée du Canal de Suez (Cl. L. L.)

L'ÉGYPTE ANGLAISE

SON FONDATEUR La démission de lord Cromer, depuis tant d'années haut commissaire du gouvernement britannique en Égypte, ne manqua pas, en 1907, d'émouvoir profondément l'opinion en Angleterre et aussi de surprendre le monde diplomatique européen par sa soudaineté imprévue.

C'est que l'homme qui se retirait, il y a deux ans, de la politique, après avoir servi son pays avec un zèle, une énergie, une volonté mis au service d'une intelligence exceptionnelle, quittait son poste, ayant conçu et réalisé une



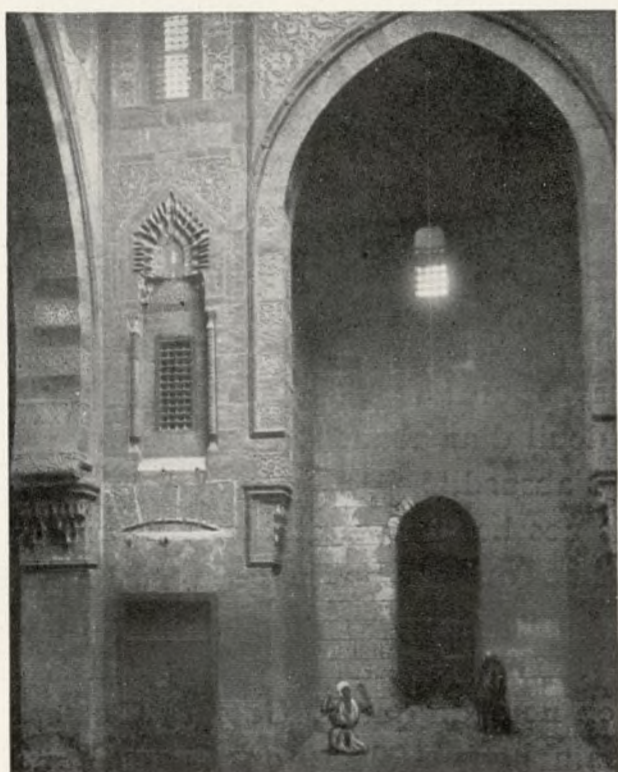
26 LORD CROMER (Cl. Elliott et Fry)

œuvre. Il a voulu, il a créé, il a assis et implanté, en l'acclimatant pour ainsi dire, dans une ambiance réfractaire, la prépondérance anglaise en Égypte. Il a dépensé pour la réorganisation de ce pays, une force de persévérance considérable, suivi une mé-

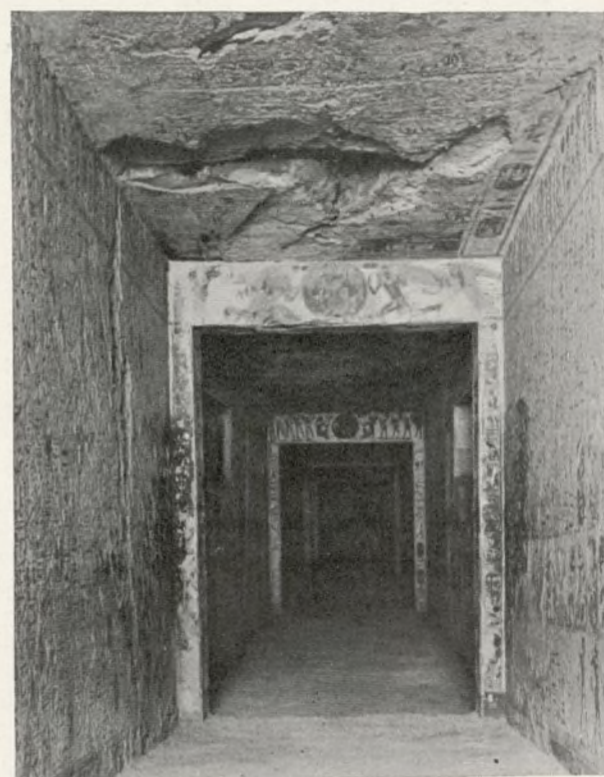
près de trente ans dans le delta du Nil, en dépit des résistances de cet admirable diplomate que fut le vieux Nubar-pacha et des manœuvres hostiles de toutes les nations riveraines de la Méditerranée, qui avaient tant d'intérêts sur la terre des Pharaons et nour-

thode, appliqué rigoureusement un programme avec une rare ténacité. Tout cela demeure aujourd'hui à sa louange et aussi à celle de la nation qui mit en un tel serviteur toute sa confiance et le laissa à son poste de combat tout le temps nécessaire.

Il faut se souvenir de ce qu'était l'Égypte vers 1877, lorsque sir Evelyn Baring, aujourd'hui lord Cromer, y arriva, en qualité de commissaire anglais de la Dette. Que de luttes, que de compétitions, que d'anarchie dans cette contrée actuellement si prospère et où la France n'apporte plus ses convoitises ni ses aspirations naguère si légitimes. Lord Cromer, agent diplomatique auprès du kédhive, joua un rôle prépondérant durant



27 Intérieur de Mosquée



28 Vallée des Rois. Entrée d'un tombeau



29

ENVIRONS DU CAIRE. Le Sphinx et les Pyramides



30

UN DOUAR AU MILIEU DES PALMIERS, DANS LA HAUTE ÉGYPTE (Cl. A. Beats)



31 LE CAIRE
Minaret de la Mosquée El Hakem

en séjour hivernal au Caire, nous eûmes l'agrément de sa connaissance et il nous accueillit avec une grande courtoisie dans son intimité. Nous vîmes alors à l'œuvre, ce diplomate de fer qui faisait tout plier sous sa volonté et dont les coups de tête, les raids coléreux étaient si redoutés de nos débonnaires ministres, siégeant dans les délices d'art de la *Maison de France*. Dans nos notes au crayon de ce voyage en 1895, nous retrouvons à son endroit cette sorte de portrait instantané :

« Physiquement, c'est un homme défrisant la cinquantaine ; le type de l'Anglais d'autrefois, tel que nous le montre les keepsakes de 1840 à 1850. Il est fort, solide, trapu, avec un embonpoint qui sait s'arrêter à la frontière de la déformation par obésité. Le visage est rasé de frais, sauf la moustache, blanche, fine, presque militaire, qui donne de l'harmonie à la carnation hautement colorée du visage. Les yeux se meuvent, rapides, clairs, décisifs, investigateurs derrière les verres du pince-nez d'or ; les mains petites, nerveuses, toujours en mouvement, dénotant le besoin d'action. Aucune morgue britannique officielle, une grande cordialité, des goûts d'art que révèlent les peintures réunies en son logis, délicieusement choisis sur les rives du Nil.

« *At Home*, il est affable, charmeur, avec cette nuance de gaieté enfantine propre à ceux de sa race. Il laisse voir beaucoup d'observation, de l'esprit primesautier, une grande érudition et des connaissances littéraires surprenantes. En conversation, on sent qu'il est plus préoccupé de ce qu'il veut dire que de la manière de le dire, mais son langage est toujours franc, impétueux, direct, sans tâtonnement. Il parle français avec aisance et correction. Il nous dit sa vie de sage : le matin, il lit Homère et Plutarque dans ses vieux livres de l'Université d'Oxford, où il brilla parmi les meilleurs

rissaient l'espérance de les faire prévaloir. Envers et contre tous, lord Cromer acquit une autorité, exerça, dans un volontaire despotisme, son pouvoir avec une puissance si indomptable, que nul ne sut lui résister. Sa force d'action eut raison des obstacles les plus nombreux, les plus divers et les plus renouvelés.

Vers 1895, nous trouvons

élèves. Il reçoit beaucoup à l'heure du lunch, joue au tennis comme un jeune homme, se montre très volontiers aux courses, aux garden-parties et aux parades militaires, mais rarement au théâtre.

« Tout en fumant sa courte pipe de merisier dans son cabinet de travail, lord Cromer, bien que rendant hommage aux qualités françaises, ne nous cachait point la difficulté qu'il y avait pour nous de poursuivre une politique régulière, positive et précise avec l'instabilité de nos agents diplomatiques au Caire. »

« Cela constitue un véritable état de faiblesse pour la France que de ne pas maintenir le plus longtemps possible en place ses représentants à l'étranger, m'affirmait-il avec bonhomie. Tenez, depuis que je suis ici, plus de sept de vos résidents ont occupé votre ministère au Caire. J'ai connu tour à tour, comptons bien : MM. Sienkiewicz, Raindre, Barrère, le comte d'Aunay, le comte d'Aubigny, le marquis de Reverseaux et M. de Rouvray. J'espère bien, ajoutait-il, que M. Georges Cogordan, qui occupe aujourd'hui le poste, sera plus stable. Il faut soigneusement se garder de déplacer les gens quand ils commencent à peine à se débrouiller dans les connaissances qui leur étaient si nécessaires et alors qu'ils se familiarisent peu à peu avec les hommes, les questions en litige et les idées générales de la politique qu'ils ont intérêt à servir. »

C'était là une opinion bien amicalement exprimée et hélas ! d'une justesse vis-à-vis de laquelle nous ne pouvons que nous incliner.

Certain jour, après déjeuner, au Caire, alors qu'il se laissait aller à plus de familiarité, la curiosité nous vint de le questionner sur l'esprit d'adaptation au milieu des soldats anglais ou français transportés en pays d'outre-mer.

« Oh ! la différence entre vos soldats et les nôtres est considérable, dit-il. Je me suis souvent de-



32 LE CAIRE. Montagne du Mokattam. Les Tombeaux

mandé ce qu'il serait advenu si un corps d'armée français avait occupé l'Égypte. Evidemment, avec l'esprit assimilateur et gai de vos hommes, une sorte de fusion, de camaraderie se serait établie entre eux et les indigènes. Cela aurait changé la physionomie du pays, plus de gaieté exubérante partout. Mais, ne croyez-vous pas que



33 LE CAIRE. Une rue arabe du Caire (Cl. Bonfils)

cette fraternité apparente aurait suscité plus de rixes, de tumultes, de querelles diurnes et nocturnes que vous n'en voyez avec nos *riflemen* qui ignorent absolument les Arabes ?

« Nous autres Anglais, ajoutait-il, nous avons peut-être une supérieure *élasticité politique*, nous vivons partout sans essayer de comprendre les mœurs ou de nous intéresser aux façons de vivre des gens parmi lesquels nous prenons campement. Nous ne possédons pas cette merveilleuse *élasticité sociale* dont vous êtes si amplement doués en France. *Nous demeurons tous en Angleterre*, imperméables aux mœurs, à l'esprit, aux religions et conceptions morales des pays que nous protégeons. Il n'y a rien à faire contre cela. C'est un *cas national*. »

Il faut convenir que c'est presque toujours en vertu de ce *cas national* que le Royaume-Uni compte à son actif des serviteurs de l'envergure extraordinaire de lord Cromer.



34 Mendiant turc (Cl. Apollon)

d'être mis à mort par le poignard d'un fanatique ; cependant, à son départ, il ne rencontra que des paroles d'affectueux regrets et trouva tout un monde de fonctionnaires courbé, prostré dans une douleur factice. Sa philosophie ne dut point être surprise de tant de témoignages d'humanité à double face. Etre aimé, c'est idyllique, même en politique ; être redouté, c'est plus dramatique ou plus tragique même, parce que plus nécessaire.

Lord Cromer a publié l'an dernier un livre : *Modern Egypt*, de haut intérêt, et qui fit quelque sensation en Angleterre et dans le monde diplomatique européen. — On y trouve les témoignages de son esprit, de sa conduite et de son caractère. Dans la mission qui lui fut confiée, en Égypte, il montra les talents d'un puissant gouverneur militaire, d'une sorte de moderne proconsul plutôt que ceux d'un délicat et patient diplomate. — Il était homme à trancher le nœud gordien et non à le dénouer fil à fil.



35 LE CAIRE. La Citadelle (Cl. Bonfils)

Nous ne voulons pas dire que lord Cromer, qui fut un violent, un homme à briser tous obstacles, se soit fait aimer en Égypte. On le redoutait assurément comme un cyclone tant il était aveugle et brutal dans sa force. On tremblait à son approche aussi bien dans les ministères étrangers qu'au palais khédivial. Lorsqu'il quitta le Caire, les Égyptiens déclaraient ne plus pouvoir supporter cette manière de proconsul romain, énergique et tenace. D'aucuns le tenaient pour un tyran capable



36 ALEXANDRIE. La place Mohammed-Ali (Cl. L. L.)

Au Caire, aujourd'hui, après déjà bien du temps passé les opinions au sujet de Lord Cromer sont toujours passionnées. Le proconsul anglais compte encore en Égypte des partisans acharnés et des ennemis irréductibles. Rarement parle-t-on de lui avec indifférence ; on sent qu'il a laissé un profond et durable sillage sur son passage dans la vallée du Nil. Cela est un indice de sa puissance de caractère et de son allure énergique et déterminée.



LE CAIRE. Palmiers au bord du Nil (Cl. Bonfils)

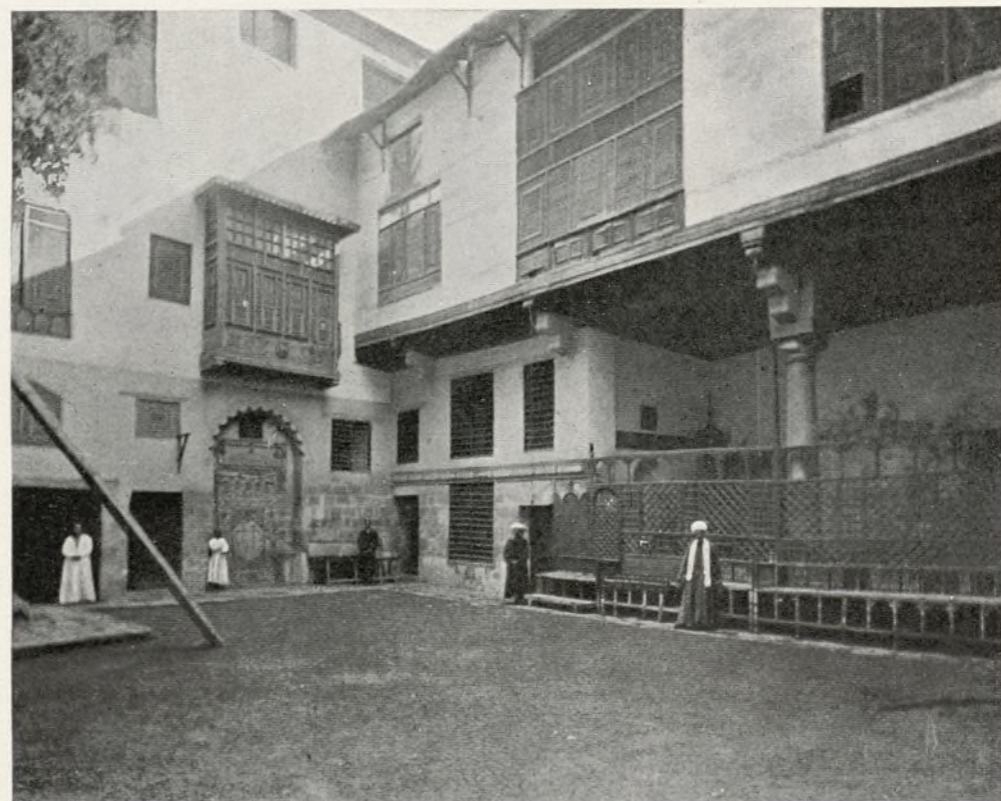
L'ÉGYPTIEN LE FELLAH ET LE FONCTIONNARISME

« — La question égyptienne, — déclarait un jour le représentant de l'Angleterre au Caire à un journaliste français qui le questionnait sur ce point, ne peut pas et ne doit pas se comprendre, ni se considérer par les seuls intérêts anglais ou français. La question égyptienne réside dans la question locale. Or, cette question locale est ardue, difficile, et elle est surtout extrêmement compliquée. L'Égyptien n'est pas capable de diriger un gouvernement, il manque d'initiative; il n'est pas instruit. Il est bon tout au plus pour obéir. D'ailleurs, tous les indigènes de ce pays ne pensent pas de la même façon. Il faut partager les Égyptiens en deux catégories. Les uns, ceux que j'appelle les hommes à turban, sont le parti des vieux musulmans, à idées étroites, rebelles à tout progrès civilisé, détestant les Européens, farouches partisans du Coran et fervents adeptes de Mahomet. Ils haïssent l'étranger quel qu'il soit; ils vivent à l'écart de toute compromission avec les chrétiens; ce sont les vrais conservateurs de leur pays.

« Les autres sont les indigènes fils de pachas ou de commerçants en-

richis, ayant fait leurs études en Europe et rentrant en Égypte avec des idées quelque peu civilisées. Ceux-ci veulent immédiatement appliquer ici ce qu'ils ont vu superficiellement là-bas et qu'ils croient connaître à fond. Ils pensent que tout ce qu'ils ont appris en Europe, dans un pays depuis plusieurs siècles ouvert à la civili-

sation, peut aisément être appliqué, sans aucun ménagement à prendre, dans ce pays-ci, encore arriéré et fanatique. Ces jeunes gens sont les radicaux de l'Égypte, et des radicaux



LE CAIRE. Maison du Cheik Al Zaadad

très dangereux, car ils n'ont pas de pondération dans les idées, et ils voudraient tout détruire immédiatement, sans bien se rendre compte comment ils remplaceraient le lendemain ce qu'ils auraient renversé la veille. »

« Ces deux catégories d'Égyptiens dont je viens de vous parler, sont opposées à l'occupation anglaise. Ils ne voient pas d'un bon œil les habits rouges se promener dans les rues du Caire. Mais ni les uns, ni les autres, ne représentent vraiment l'opinion du pays. Cette opinion réelle est celle qu'on ne voit pas, celle qui ne s'entend pas, c'est la voix du fellah, de l'homme qui travaille la terre. Celle-ci doit seule être considérée, puisque l'agriculture est la seule richesse de l'Égypte.

« Eh bien ! le fellah se tait, il ne dit rien, il ne se plaint pas de l'occupation. — Pourquoi ? — Parce qu'avec notre occupation il paie moins d'impôts. On a aboli la corvée; on a supprimé toutes les exactions dont il était la victime. Lorsque les khédives dépensaient sans compter l'argent de l'Égypte, se



Groupe de Sagas (Porteurs d'eau) (Cl. Fiorillo)

livrant à des prodigalités qui ont ruiné un instant le pays, c'est le fellah qui toujours payait ses folies. »

Rien n'est plus juste en apparence que ces remarques. Elles constituent cependant un plaidoyer « pro domo » et seraient sujettes à controverse. Cependant, reconnaissons lorsqu'il est question de l'Égyptien qu'il convient d'en revenir à la lettre si curieuse, écrite vers l'an 642 ou 643 par Amrou au calife Omar. La peinture faite de l'Égypte par le prince et poète arabe reste toujours plaisante et admirable de

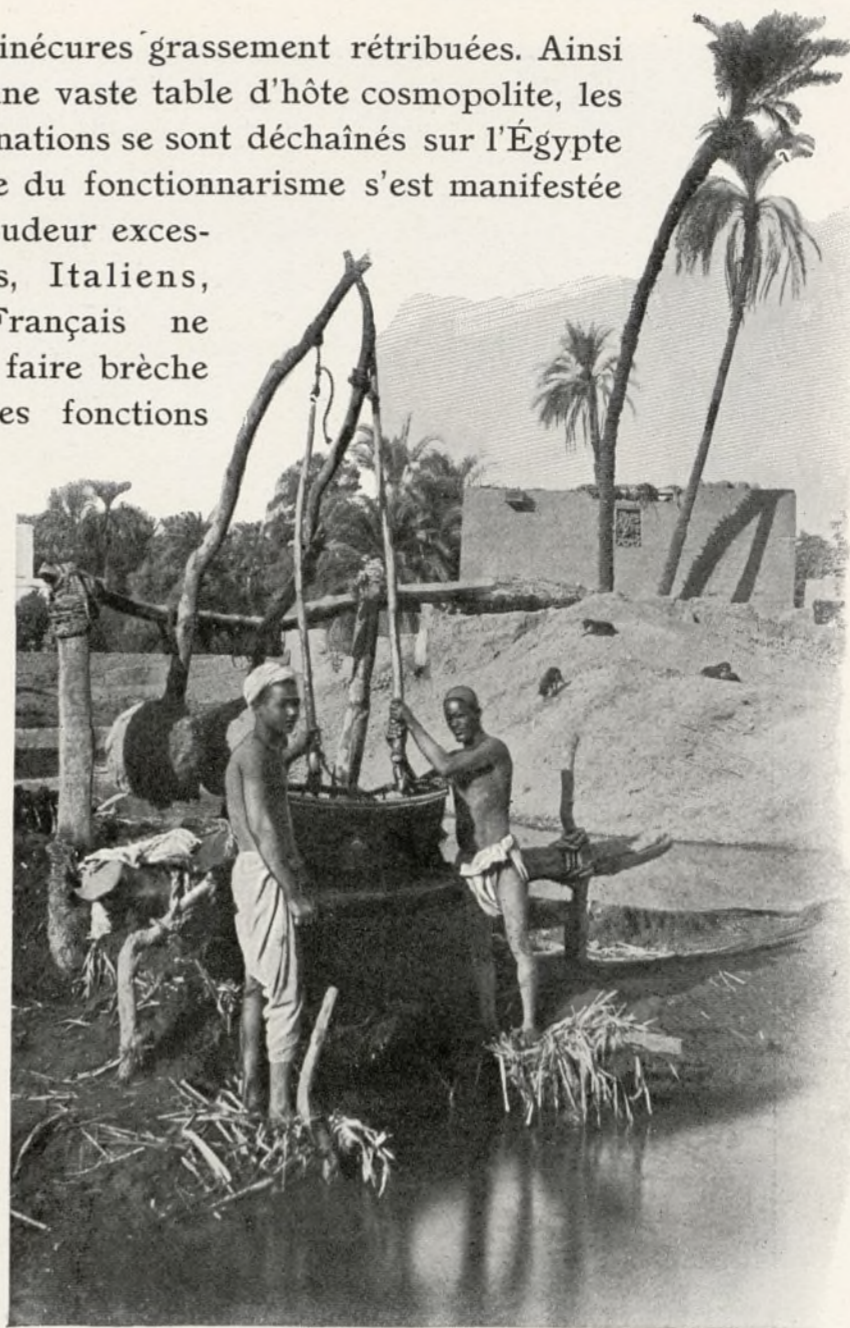


40 LE CAIRE. Restaurant ambulant (Cl. Bonfils) *« O Prince des fidèles, écrit Amrou à Omar, représente-toi un désert aride et une campagne magnifique au milieu de deux montagnes : voilà l'Égypte. Toutes ses productions et richesses depuis Assouan jusqu'à Menchâ viennent d'un fleuve béni qui coule avec majesté au milieu du pays. Un peuple protégé du Ciel, et qui, comme l'abeille, ne semble destiné qu'à travailler pour les autres, sans profiter pour lui-même du fruit de ses sueurs ouvre avec persévérance et légèreté la surface de la terre et y dépose des semences que fécondera Celui qui fait croître et mûrir les moissons. »*

L'Égypte se compose toujours, aujourd'hui comme il y a des siècles, d'un peuple de fonctionnaires et de laboureurs, ceux-ci chargés d'impôts, dépouillés presque entièrement du fruit de leurs labeurs, ceux-là gavés, béats,

pourvus de sinécures grassement rétribuées. Ainsi qu'autour d'une vaste table d'hôte cosmopolite, les appétits des nations se sont déchainés sur l'Égypte et la boulimie du fonctionnarisme s'est manifestée avec une impudeur excessive. Anglais, Italiens, Grecs et Français ne songent qu'à faire brèche au buffet des fonctions publiques où ils sont accueillis, et si des haines éclatent dans les colonies d'une nation européenne, ce n'est pas toujours le pur patriotisme qui les fait naître ou les dirige, ce serait plutôt l'envie et la rancune des empiétements du voisin, du rival. C'est à qui aura la plus grande part du festin.

Toutes les grandes nations d'Europe sont, en effet, représentées à la table officielle du fonctionnarisme égyptien, toutes y ont leurs



41 Fellahs puisant de l'eau au moyen du schadouf



42 LE CAIRE. Café arabe et boutique d'épicerie



43

LE CAIRE. Joueurs de mangala

juges, leurs employés de surveillance et quelquefois leurs financiers, leurs professeurs et leurs ingénieurs. Il faut être devenu apte à débrouiller les complications de la caisse de la Dette et des lois de finances, ou s'être efforcé d'élucider les pouvoirs du tribunal mixte pour se rendre à peu près compte des charges compliquées qui pèsent sur l'Etat égyptien.

Mais c'est à la terre de payer tout cela; le fellah est chargé de rembourrer les ronds de cuir, et ce cultivateur malheureux se dévoue au sol avec une ardeur, une endurance à la fatigue, une sorte de fakirisme patient auprès duquel la passion terrienne de nos paysans nous semble presque anodine parce qu'excessivement guidée par l'intérêt. Le fellah, lui, travaille, aveugle, obstiné, sans lassitude pour ainsi dire, sous la courbache du receveur des contributions; quand il a tout payé au fisc, il ne lui reste rien, à peine de quoi ne point mourir de faim; cependant il recommence, hébété, à se courber sur le limon du Nil, sans jamais murmurer.

Le peuple d'Égypte façonné à la servitude est destiné, ainsi que l'exprime un proverbe, « à être écrasé comme le grain de sésame tant qu'il donne de l'huile. » La vie du fellah se passe entre sa hutte de terre, sa risière, son puits ou chadouf et son buffle d'aspect minable. Très frugal, il se contente de sa galette de dourah, se montre indifférent aux idées religieuses et politiques, est incapable de haine ou d'amour et ne respecte que la force brutale dont il redoute et sent la constante menace.

La nature paradoxale de la situation actuelle de l'Égypte offre, vraiment, pour quiconque se complaît aux jeux d'esprit, le caractère d'une étrange énigme. L'Égypte, à tout bien considérer, ne jouit pas d'une liberté égale à celle du Maroc; elle n'est point ouvertement soumise à un protectorat comme l'est la Tunisie, et toutefois elle présente cette anomalie singulière, d'être libre et d'être protégée. Sa liberté apparente consiste dans le droit de frapper monnaie, d'avoir une armée limitée, de signer des traités, et cependant, vassale de l'Empire ottoman, elle doit payer à la Turquie un tribut annuel d'environ trente millions de francs, et l'armée qu'il lui

est permis de recruter se trouve commandée par des officiers anglais dont l'entretien, très majoré, se trouve à sa charge exclusive.

C'est le casse-tête chinois qui s'impose à l'examineur curieux des affaires d'Égypte, et toutes ces questions et bien d'autres encore dansent, incertaines et falotes, sous nos yeux comme les éléments éparpillés d'un énorme kaléidoscope.

Qu'on ne parle pas trop positivement cependant de l'animosité des indigènes contre les Anglais qui les tiennent en tutelle, c'est encore là peut-être une de ces illusions d'optique en face de laquelle il serait bon de ne pas se montrer trop crédule. Les Égyptiens de toute classe n'ont assurément pas d'hostilité profonde contre leurs maîtres actuels. Ceux qui composent l'immense nappe du peuple ne font guère de différence entre les Européens dont ils sont les poires tapées; que ce soient des Anglais, Italiens ou Français qui tiennent la courbache, qu'importe à leur échine et à leur fatalisme?

L'Angleterre leur apporte, somme toute, une grande sécurité, ne les moleste en quoi que ce soit, leur offre les plaisirs d'une vie élégante et raffinée: des champs de course, des jeux de polo et de tennis, des *military tournements*, des fêtes où le chic de la tenue le disputent à la correction de l'allure; peu à peu ils mollissent et se trouvent séduits. Ce n'est évidemment point l'idéal du plus grand nombre, mais une domination française leur conviendrait-elle infiniment plus? Il serait puéril de le supposer. Seul, le jeune khédive témoigne encore de quelque frémissement sous le joug, car il demeure indépendant de ses goûts, en réservant ses sympathies à la France. Étrange figure de souverain rose, bien en chair et bon enfant, tout en rondeurs, qui, sous ces apparences de joies épanouies, dissimule une âme inquiète et souffrante d'Hamlet oriental.

L'armée égyptienne qui compte environ quatorze mille hommes, bien habillés et manœuvrant avec perfection, semble elle-même fort à l'aise dans ses cadres anglais. Chaque fantassin ou cavalier, jaune ou noir, singe même bien comiquement le soldat oppresseur, et ceux qu'on voit hors du rang, se promener par la ville, se redressent, bombent la poitrine, portent le tarbouch incliné, la badine à la main, avec toute la juvénile crânerie d'un cadet du Yorkshire.

« J'ai entendu sortir de la bouche d'un Arabe, écrivait J.-J. Ampère, en 1844, dans son *Voyage en Égypte et en Nubie*, — cette singulière prédiction: « Ce pays ne sera heureux que lorsqu'il appartiendra aux Européens. »

L'Égypte, d'ailleurs, fut en effet vouée à la domination. Elle semble porter la fatalité de cette prophétie d'Ezéchiel:

« Le royaume d'Égypte sera le plus bas des royaumes. Je le livrerai aux mains des méchants, je désolerai le pays et tout ce qui y est par la puissance des étrangers. »

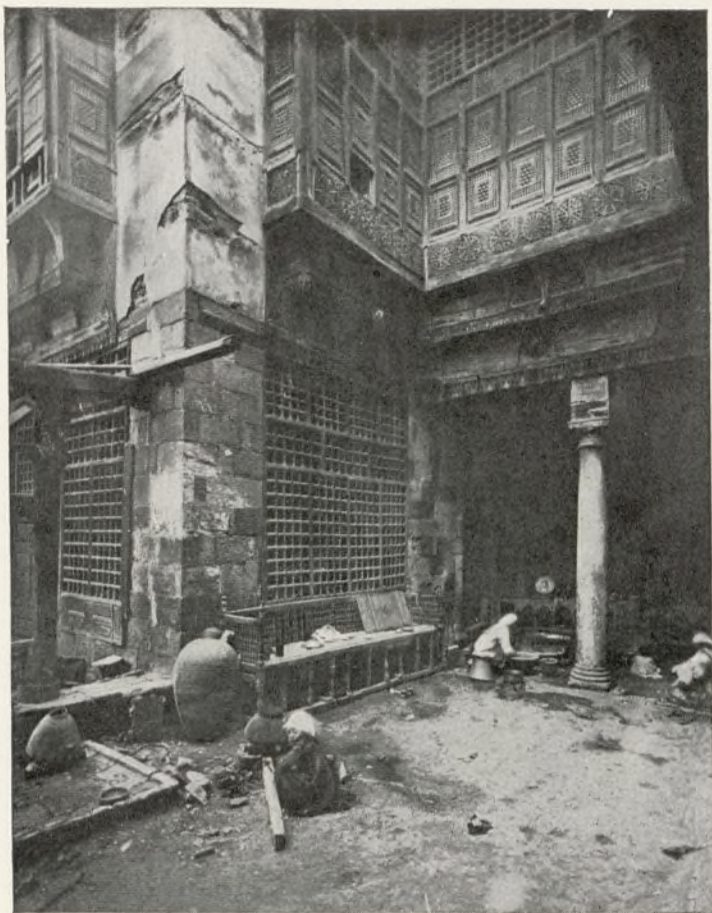


44

ENVIRONS DU CAIRE. Marché de Coos



LE CAIRE. — FILLETES ARABES VENDEUSES D'EAU



4 LE CAIRE. Maison arabe Quartier juif

ter l'Égypte. A vrai dire, beaucoup s'effraient à l'idée de ce voyage qui est facile à entreprendre, confortable et demeure incomparable par les souvenirs qu'il laisse en foule dans l'esprit des touristes. On doit ajouter qu'il n'est pas onéreux quoi qu'en puissent dire certains richards passifs, qui ignorent la joie de savoir vivre à bon compte et de façonner tous les déplacements hors de chez soi aux proportions d'une bourse modeste. Ce qui est toujours possible.

Terre rare, éblouissante et parée de merveilles inoubliables et incomparables, l'Égypte évoque bien d'autres époques dans la profondeur du passé que notre chère Italie classique, que l'antique Grèce ou même Byzance. Une civilisation admirable conservée chaude et intacte sous le sable, une nature luxuriante et féconde, d'admirables paysages, une population vivante et colorée, les plus extraordinaires villes orientales qui soient, recelant plus de trésors d'art imprévu qu'on ne saurait en énumérer, telles sont les choses



48 LE CAIRE. Rue Khem Kalil

LE CAIRE

SENSATIONS DE TOURISME

Il est inconcevable que, parmi les Européens, nos compatriotes, cependant fort amoureux des contrées de soleil et fort volontiers curieux aujourd'hui de pèlerinage vers les villes d'art des grands centres historiques, ne pensent que trop rarement à visi-

surpris du petit nombre des touristes qui font route vers le Delta Égyptien. De Marseille à Port-Saïd ou à Alexandrie, quatre jours, cinq au maximum, suffisent aux magnifiques vapeurs des diverses compagnies pour atteindre le pays millénaire, et voici que, sans fatigue, le passager se trouve débarqué sur cette terre vénérable qu'Héro-



49 VIEUX CAIRE Cour du Bazar



47 Barbier égyptien

trop souvent, se privent tant d'Européens sédentaires qui cherchent où passer leurs hivers.

Quand on pense à l'agrément du voyage, aux charmes variés de la traversée, d'ordinaire plutôt calme, aux étonnements que réservent aux passagers la vue à tribord ou babord des délicieuses îles méditerranéennes, on demeure vraiment

dote, le père de l'histoire, visita quatre siècles avant que Jésus-Christ ne fût né et qui attira vers elle, par son renom scientifique et artistique, les sages de la Grèce : Solon, Thalès de Millet, Démocrite, Pythagore, Platon, qui se faisaient gloire de devoir à l'Égypte et à ses grands penseurs le meilleur de leur savoir.

Dès les premiers pas, le voyageur venu au Caire avec des idées toutes faites, se trouve un peu désemparé, ébloui, étonné. Puis, c'est avec ivresse qu'il prend contact avec la population orientale, ardente et pittoresque, qu'il en étudie les éléments, les mœurs, la vie nomade et marchande, le décor splendide, loqueteux et fabuleux. Peu à peu, il arrive à reprendre possession de soi-même et à se mettre normalement dans le cadre voulu. Aucun écrivain, il faut bien le dire, n'a encore jusqu'ici noté avec toutes les subtilités du style qui conviendraient à un tel sujet l'état d'esthétisme psycho-physiologique du voyageur

artiste dans ces merveilleux pays d'Aladin ; aucun n'a suffisamment exprimé le sentiment de souveraineté que l'Européen y acquiert, tout y formant tapis de pied à ses désirs et fantaisies, rien ne se montrant hostile à son indolence, à ses rêves, à ses recherches de pittoresque et d'inédit, à son amour de l'inconnu des tons, de la plastique et des parfums.

Ah ! Nos chevauchées martinales à dos de baudet à travers le Mousky ou les rues comprimées du vieux Caire ! — Nos galopades de dormeur éveillé dans la

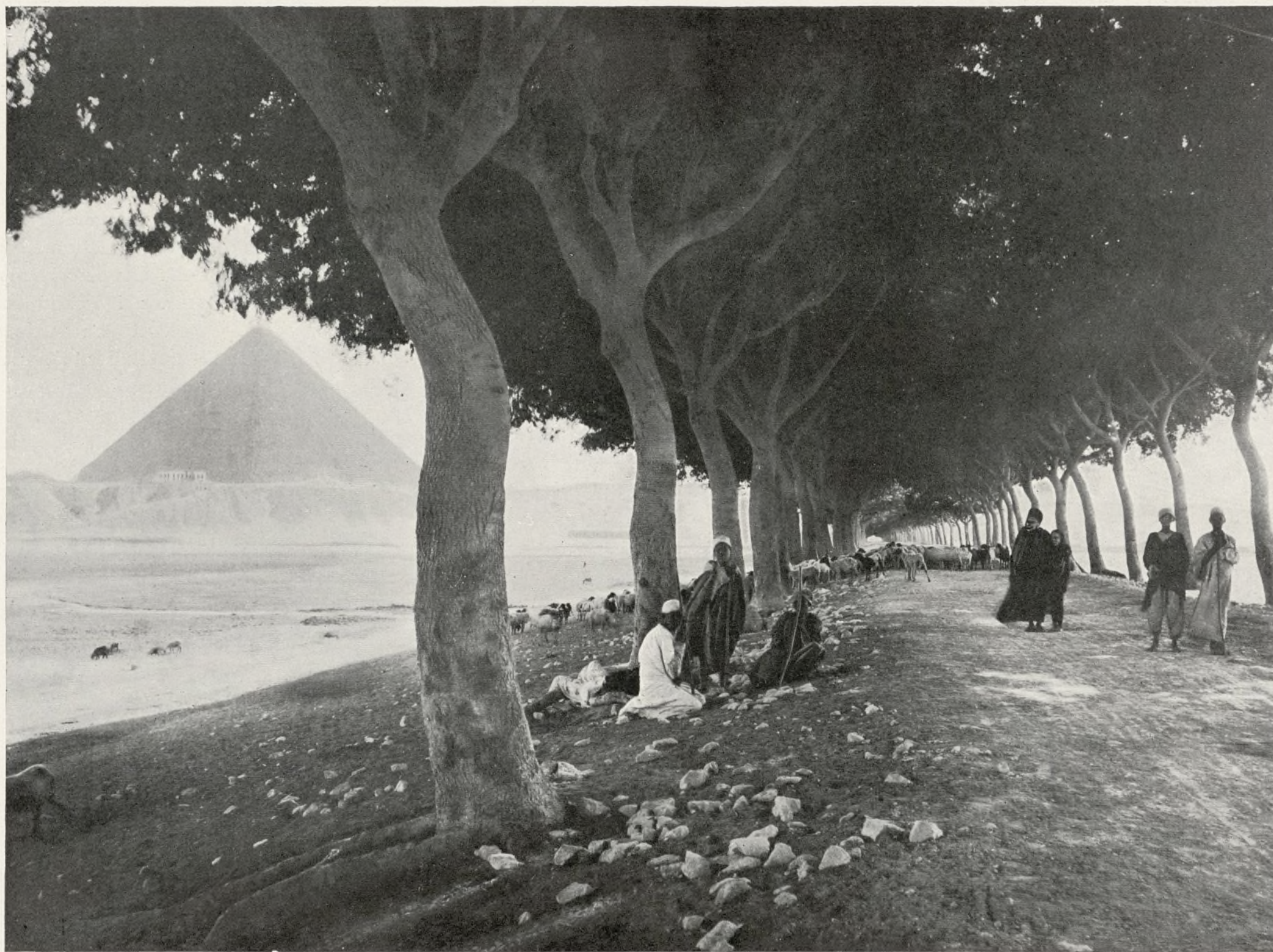


50 LE CAIRE. Une rue du quartier Toulon (Cl. Bonfils)

pullulation et la densité des foules bariolées ! Plusieurs voyages n'ont pu en atténuer l'ivresse inanalysable, une ivresse faite d'indépendance, de chromophilie satisfaite, de sensation de domination sur la masse et de glissade à travers elle ; une ivresse de tous les sens par la supersensibilité de la vision, de l'odorat, de l'ouïe et du toucher ; une ivresse de haschischin

tout dévie, s'efface et diverge devant lui, choses et gens, comme l'eau que fend le nageur sans laisser de sillage ; la foule arabe est fluide, indifférente, rêveuse et cependant bruyante, chantante, d'une mystérieuse gaieté, rythmique et enveloppante semblable au gazouillis des jardins parfumés.

Ce qui endigue cette foule hallucinée, ce sont, soit des



Allée menant aux Pyramides (établie par Ismaïl Pacha pour recevoir l'Impératrice Eugénie) (Cl. Reiser)

qui ne pourrait jamais naître et se développer en nos rigides centres occidentaux. Comment dégager la sensation exceptionnelle du promeneur pacifiquement monté sur un bourricot dans ces rues et carrefours des quartiers commerçants et indigènes du Caire, où se croisent charrettes, landaus, cavaliers, porteurs d'eau, chameaux et mulets chargés, vendeurs de limonades, de gâteaux au miel et de fruits, parmi une foule compacte d'Arabes, hommes, femmes et enfants serrés aux épaules et si agglomérés qu'une orange ne tomberait pas à terre ! Comment exprimer qu'au seul cri de l'ânier, à ce cri de : *Oah Reiglat!* (gare à vous !) *Oah ja gedda!* (attention prolétaire !) sinon *yamînak!* (à droite !) ou *chimâlat* (à gauche), qui retentit partout, le voyageur file à bride abandonnée dans ce torrent de limpide humanité, sans subir un seul heurt, sans frôler une épaule, un coude, un essieu de voiture ou le museau lippu et effroyable d'un méhari de caravane.

Il passe, le voyageur, dans une souplesse surprenante d'articulations effacées, ainsi qu'en un songe à travers des foules faites de corpulences astrales;

boutiques, soit les grilles compliquées des moucharabies, soit les splendides marbres roses des mosquées, soit encore des architectures de portes sarrasines aux maçonneries puissantes, sous lesquelles d'incroyables cortèges d'armées civilisées et barbares durent passer, triomphales, aux diverses époques de l'histoire tourmentée de Bablioun, de la Babylone d'Égypte, comme surnomma Le Caire, Alexandre le Grand. A droite, à gauche, dans des sentes étranglées au jour incertain, ce sont les bazars.

Combien de stations, naguère, dans ces bazars des Mille et un Jours, en de délicieuses et enivrantes flâneries matinales ! Que d'extases dans le quartier des métaux, à la vue des cuivres fraîchement sortis de la fonte avec, sur les rugosités et les bosselures, les irisations de bleu, les rouges fauves, les morsures de la flamme emprisonnée, toute la splendeur de tons d'une matière en fusion subitement refroidie en un moule. Dans les souks des joailliers, des verriers, des maroquiniers, des selliers, dans ceux des armes (le Souk-el-Selah), au Serougeh, au Ger-



LE CAIRE. Pont de Kasr-el-Nil

manieh nous pensions être en possession de la lampe magique, tant s'entassaient sous notre regard, en montagnes éblouissantes, — ainsi que des butins de conquête après des sacs de villes, — les argenteries et les bijoux bossués, animés de pierres fines, de niellures ou de diamants, les étoffes épaisses serties d'or et de broderies de soie, les faïences persanes, les tapisseries indiennes et les armes faites de tous métaux, avec des poignées d'ivoire, des gaines de galuchat ou des cordelières en lacs d'organsin.

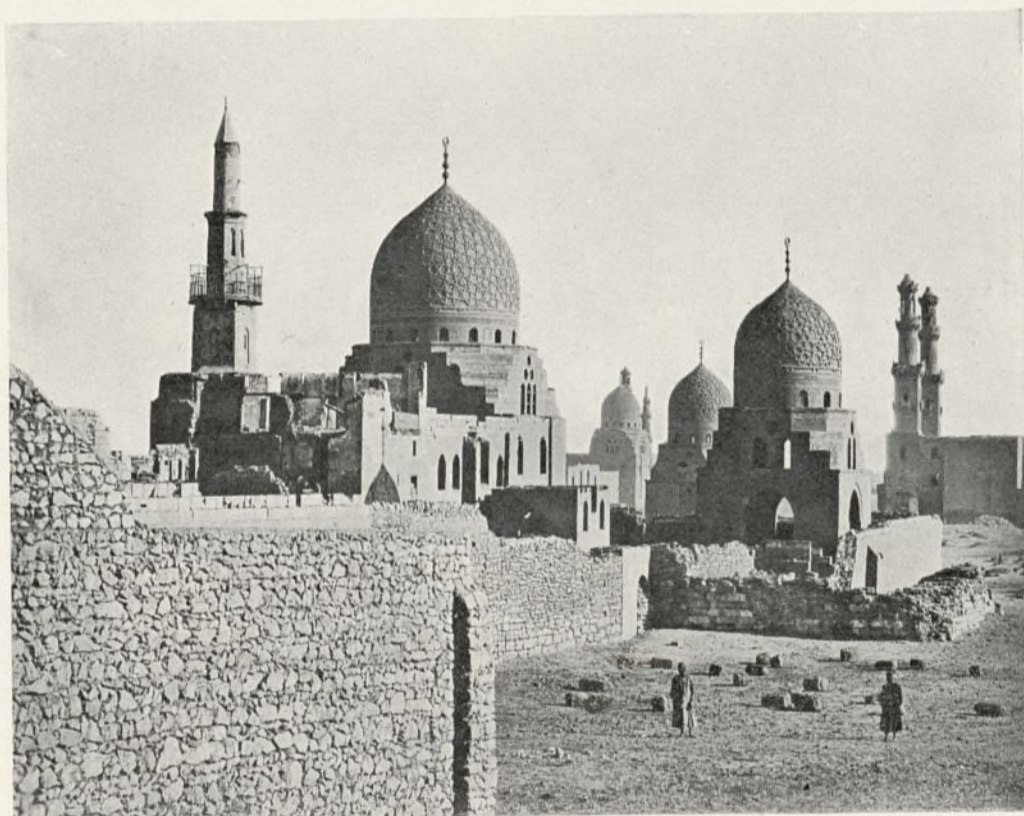
Au bazar spécial des parfums d'Orient, s'épanouissent, se dégagent, s'évaporent en des senteurs troublantes d'origines



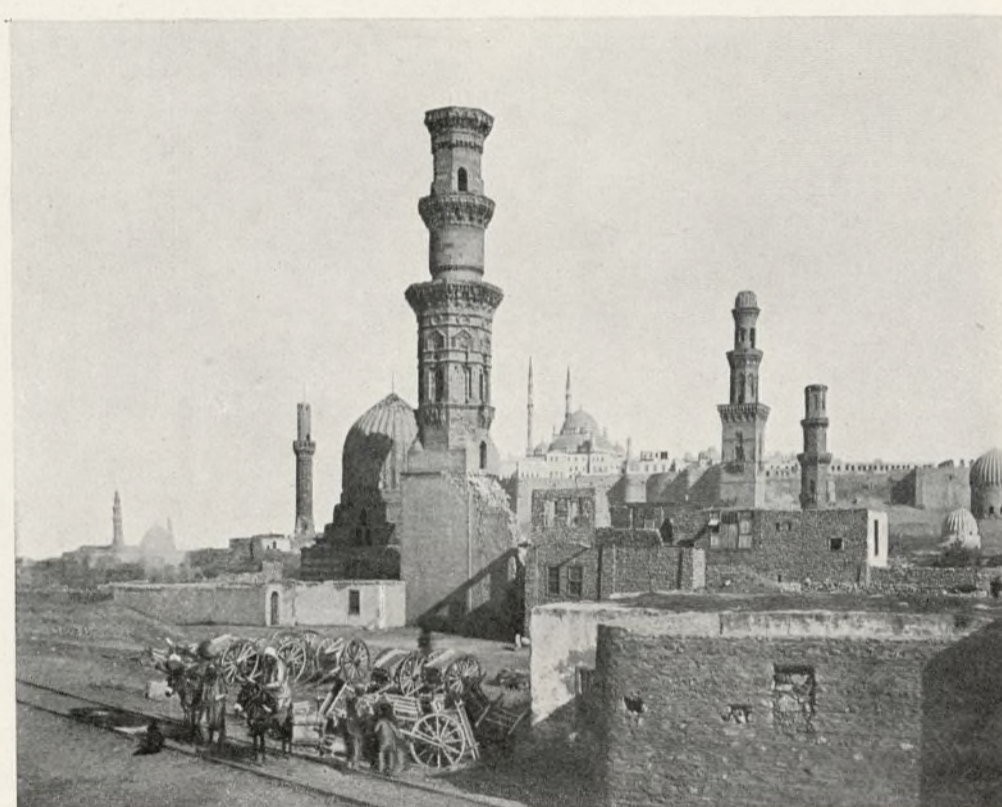
LE CAIRE. Vue prise de la Citadelle (Cl. Bonfils)

velle d'art, quel éveil de fantasmagoriques beautés! Ainsi, au « Market-Fish » dans le quartier de la passive prostitution antique, combien d'extraordinaires tableaux que jamais n'exprimèrent avec l'intensité de pittoresque voulue, aucun peintre orientaliste. Étrange évocation biblique de bétail humain dévoué à la satisfaction charnelle des Asiatiques, scènes inoubliables mettant en valeur derrière des grilles de fer bien ouvragées des filles d'amour sur le sol couchées en des attitudes dolentes, simiesques et touchantes. Bêtes à plai-

sir venues là du Fayoum, du Soudan, de Syrie, le visage tatoué de bleu, l'œil allongé, le front couvert de soieries ou de



LE CAIRE. Tombeaux des Califes (Cl. Bonfils)



LE CAIRE. Tombeaux des Mameluks

inconnues, à la fois blossom et épices, toutes les odorations subtiles d'un paradis de houris; mélanges de benjoin, d'aloès, de cinnamome, d'eau de rose, de civette, d'essence de banane, d'œillet, de coumarine, de thym de candie, de vétiver, de vanille; senteurs de savonnette, de patchouli d'Inde, de menthe, de lavande et de citronnelle montant capiteusement agressifs dans l'air déjà saturé par le vert arôme du henné, du nard et du bois de mélisse.

Heures de bazar! Quel livre de polychromies turbulentes et radieuses, on se plairait à écrire sous ce titre!

A la vesprée, après les couchers solaires, quand flambe à l'éclairage des lampes, toutes ces rues grouillantes pleines de reliefs et de mystères, quelle sensation nou-

velours, les mains rougies au henné, les bras chargés de bracelets, fumant la cigarette et jouant au jeu du tarot. On les voit, ces gueuses à plaisir, allongées dans le satin ou les broderies inertes, résignées, ne provoquant point les passants, sortes de bêtes nostalgiques, semblables à des lionnes mélancoliques exilées du désert en quelque jardin zoologique.

Comment ne pas aimer ce vieux et ce nouveau Caire! Comment ne pas s'acagner délicieusement sur ces rives du Nil qui ressemblent furieusement à celles du fleuve Léthé? De tous les pays des rêves, n'est-ce point le plus proche de nous, le moins désillusionnant dans ses approches et contingences, le plus facilement adapté à nos coutumes, accessible à notre désir?



LUXOR. Côté Est



RUINES DE LA MOSQUÉE DU CALIFE HAKEM

Tableau de Prosper MARILHAC. — Musée du Louvre

manieh nous pensions être en possession de la lampe magique, tant s'entassaient sous notre regard, en montagnes éblouissantes, — ainsi que des butins de conquête après des sacs de villes, — les argenteries et les bijoux bossués, animés de pierres fines, de niellures ou de diamants, les étoffes épaisses serties d'or et de broderies de soie, les faïences persanes, les tapisseries indiennes et les armes faites de tous métaux, avec des poignées d'ivoire, des gaines de galuchat ou des cordelières en lacs d'organsin.

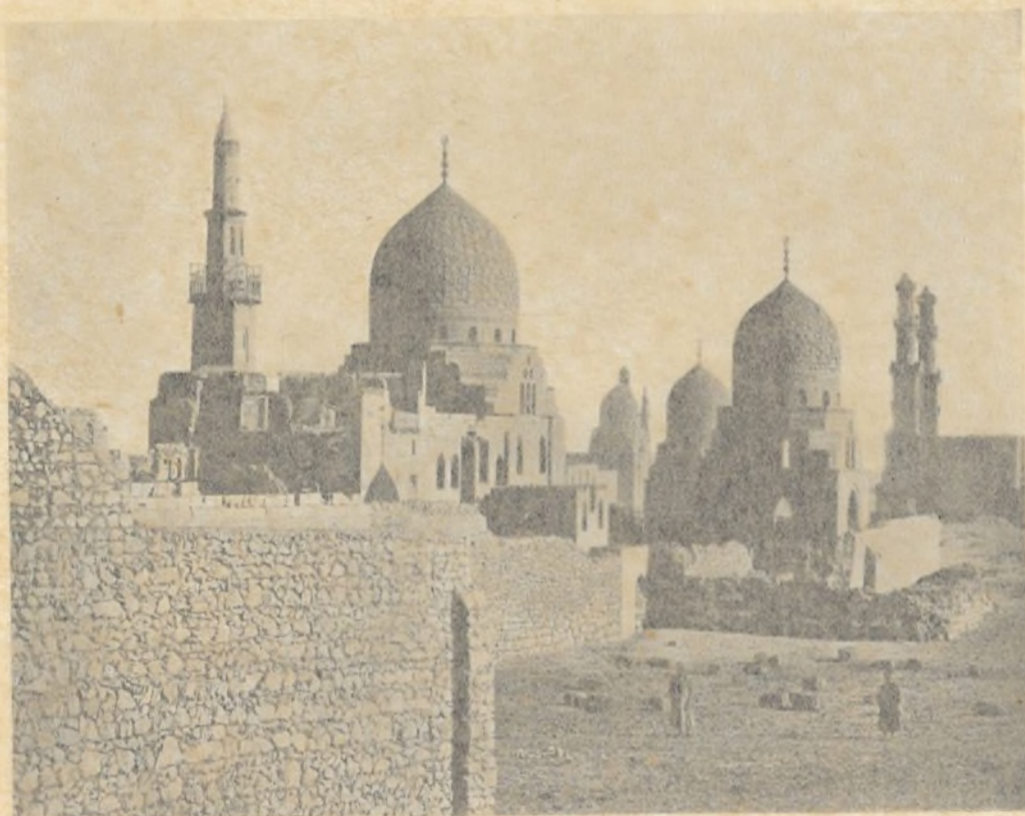
Au bazar spécial des parfums d'Orient, s'épanouissent, se dégagent, s'évaporent en des senteurs troublantes d'origines



LE CAIRE. Vue prise de la Citadelle (Cl. Bonfils)

velle d'art, quel éveil de fantasmagoriques beautés! Ainsi, au « Market-Fish » dans le quartier de la passive prostitution antique, combien d'extraordinaires tableaux que jamais n'exprimèrent avec l'intensité de pittoresque voulue, aucun peintre orientaliste. Étrange évocation biblique de bétail humain dévoué à la satisfaction charnelle des Asiatiques, scènes inoubliables mettant en valeur derrière des grilles de fer bien ouvragées des filles d'amour sur le sol couchées en des attitudes dolentes, simiesques et touchantes. Bêtes à plaisir

venues là du Fayoum, du Soudan, de Syrie, le visage tatoué de bleu, l'œil allongé, le front couvert de soieries ou de



LE CAIRE. Tombeaux des Califes (Cl. Bonfils)



LE CAIRE. Tombeaux des Mameluks

inconnues, à la fois blossom et épices, toutes les odorations subtiles d'un paradis de houris; mélanges de benjoin, d'aloès, de cinnamome, d'eau de rose, de civette, d'essence de banane, d'œillet, de coumarine, de thym de candie, de vétiver, de vanille; senteurs de savonnelle, de patchouli d'Inde, de menthe, de lavande et de citronnelle montant capiteusement agressifs dans l'air déjà saturé par le vert arôme du henné, du nard et du bois de mélisse.

Heures de bazar! Quel livre de polychromies turbulentes et radiuses, on se plairait à écrire sous ce titre!

A la soirée, après les couchers solaires, quand flambe à l'éclairage des lampes, toutes ces rues grouillantes pleines de reliefs et de mystères, quelle sensation nou-

velours, les mains rougies au henné, les bras chargés de bracelets, fumant la cigarette et jouant au jeu du tarot. On les voit, ces gueuses à plaisir, allongées dans le satin ou les broderies inertes, résignées, ne provoquant point les passants, sortes de bêtes nostalgiques, semblables à des lionnes mélancoliques exilées du désert en quelque jardin zoologique.

Comment ne pas aimer ce vieux et ce nouveau Caire! Comment ne pas s'acagner délicieusement sur ces rives du Nil qui ressemblent furieusement à celles du fleuve Léthé? De tous les pays des rêves, n'est-ce point le plus proche de nous, le moins désillusionnant dans ses approches et contingences, le plus facilement adapté à nos coutumes, accessible à notre désir?



LUXOR. Côté Est



RUINES DE LA MOSQUÉE DU CALIFE HAKEM

Tableau de Prosper MARILHAT. — Musée du Louvre

LES PLAISIRS
DU CAIRE
HAUTE ÉGYPTE

De nombreux livres furent écrits sur Le Caire, ville d'hiver, cité de plaisirs et d'art ; d'autres viendront compléter une série qui ne sera jamais close, car la capitale du Delta du Nil causera toujours aux voyageurs, aux archéologues, aux artistes amoureux de vie chantante et colorée, des sensations d'Orient incomparables, les moins décevantes qu'on puisse imaginer.

« Si tu étais au Caire, auprès du Nil, vers l'heure bénie où le soleil couchant l'enveloppe d'un manteau de lumière, — dit, dans son langage imagé, la légendaire sultane Sheherazade des *Mille et une Nuits*, — tu te sentirais tout à fait revivre au souffle



GHIZEH. Le Sphinx et les Pyramides

vient hiverner avec luxe : Allemands, Belges, Suisses, Espagnols, Américains du Nord et du Sud, Scandinaves et Moscovites, Anglais du high-life s'attardant sur le chemin des Indes.

Dès l'arrivée au Caire, le touriste est comme enivré par l'ouïe, la vision, l'odorat. D'abord, au sortir de la gare, c'est un bruit particulier de ville populeuse, un bruit alerte, étrange, polyphonique, qui monte de la rue avec les cris des vendeurs de comestibles, avec les clameurs des âniers trottant der-

rière leurs baudets ou des saïs-coureurs précédant les équipages. Un bruit gai, enlevant, qui devait être celui de la Babel légendaire lorsqu'on érigeait les tours, un bruit de population en fête, répandue sur les places, sur les avenues, dans les jar-



PHILÆ. Le Kiosque

de la douce brise qui passe sur les rives ombrées. »

Le Caire prodigue à tous les étrangers de tous les points du monde qui y viennent faire séjour, une ivresse sensuelle inoubliable, grâce à son climat idéal baigné d'or solaire, et à la tiède sécheresse atmosphérique qui est presque continue en hiver. La situation géographique exceptionnelle du Caire fait de cette cité prodigieuse une sorte de carrefour des nombreux chemins du Levant et du Soudan. En ce carrefour, se pressent et se mêlent en un tourbillon pittoresque et polychrome des nègres soudanais, des Turcs, des Bédouins semi-sédentaires ou nomades, des Syriens, des Bicharris du désert, des Somalis, des Persans, des asiatiques divers, puis des Hellènes, des Italiens, des Français, des sujets britanniques civils et militaires, des Maltais, des Austro-Hongrois et la bande cosmopolite des villes où l'on

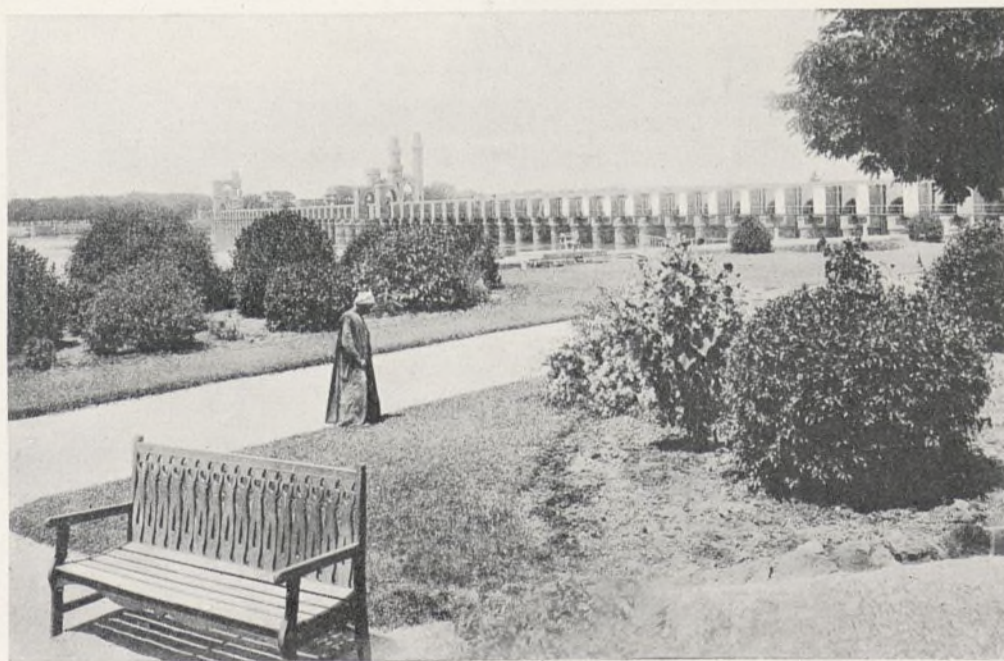


KARNAK. Sphinx et Pylone

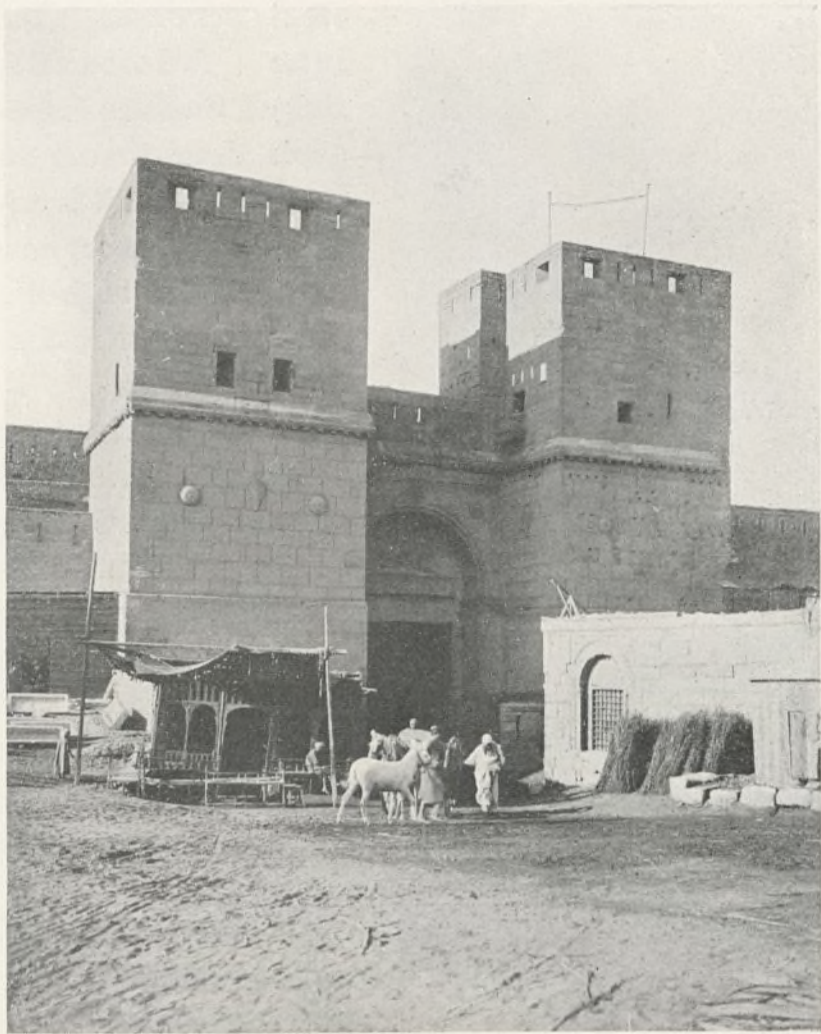
dins publics, partout où l'on lézarde et où la vie défile tumultueuse, bousculée, sautillante ; un bruit oriental plein d'alcrité, de sons et d'acclamations diverses, composé des brouhahas lointains et des cantilènes voisines de l'oreille, un bruit de vieille cité musulmane, où se perçoit pourtant la sonnerie éclatante des trams électriques, et la galopade des

cavales conduisant victorias et landaux.

Sur les trottoirs et les arcades de la rue Shariah-Kamel et aux alentours de l'Ezbékeih, le rayon visuel s'exalte au contact de la couleur et du grouillement des êtres et des choses ; multitudes de tarbouks rouges, robes arabes, tuniques flottantes d'Africains, vestes et turbans de Turcs, blouses de fellahs, costumes éclatants de drogman, tenue blanche des berberins, celle des boabs (portiers), uniformes de soldats anglais ou



ASSOUAN. Le Barrage, vue prise des Jardins (Cl. L. L.)



61 LE CAIRE. "Bab-el-Nasr" (Porte de la Victoire)
Entrée de la Ville, côté intérieur

égyptiens, mess-jackets d'officiers britanniques. Puis ce sont les chaudes colorations des étalages, le décor des Palace-hôtels peints et fleuris, tapissés de couleurs vives, et le pullulement, autour des terrasses de ces hô-

y pullulent, et aussi les pensions à l'anglaise et à l'italienne, les logis meublés pourvus d'une domesticité indigène, les restaurants de diverses nationalités, les bars, les cafés, les cercles et les clubs, les hippodromes de courses, les jeux de golf et de tennis, les hammams, les tea-rooms, les théâtres, les concerts... et le reste, danses du ventre et maisons louches où l'on conduit discrètement les étrangers et même les étrangères qui trop souvent, hélas! aujourd'hui sont les plus entraînées aux spectacles illicites.

La société cosmopolite, l'hiver au Caire, forme toujours différents groupes ou sortes de clans. Les anglo-américains se fréquentent aux five-o'clocks du *Ghezireh-Palace*, à ceux du *Savoy*, du *Khédivial-Sporting-Club*, du *Tennis courts*, sinon aux *Croquet-Lawns*, au champ de Polo et aux courses. Les Français, les Belges, Italiens, Grecs et Égyptiens du monde se rencontrent volontiers et en attirance sympathique pour causer, sur des terrains moins snobs. On les voit au *Khédivial-Club*, à l'*Opéra khédivial*, où les troupes françaises lyriques et dramatiques dominent; à *Mena-House*, auprès des Pyramides de Ghizeh, à la *Maison de France*, ce bijou d'architecture arabe, aux réceptions du khédive et souvent aux joyeuses parties à baudet vers la forêt pétrifiée ou vers *Héliopolis*, la nouvelle ville qui sera la *Cosmo-Héliopolis* formidable du xx^e siècle et qui déjà attire et retient dans ses blancheurs de cité neuve tous ceux qui, proches du Caire,



62 ASSOUAN. Vue panoramique

tels, de derviches hurleurs, de montreurs de singes, d'avaleurs de scorpions, de cireurs de bottes, de charmeurs de serpents et de lézards du désert semblables à des pains mal cuits, de diseurs de bonne aventure, de chanteurs et musiciens, de vendeurs de scarabées ou de plumes d'autruches, qui se mêlent à la profusion des plantes exotiques, aux costumes élégants des Européennes, à l'apparition opulente des portiers, des chasseurs, et des nombreux valets de tous ces modernes caravansérails.

L'odeur, quelle est-elle? On ne saurait dire, mais elle grise; elle pénètre persistante, faite de parfums musqués, d'encens, d'acre, de poussière épicée, de blond tabac, des exquis cigarettes Laurens évaporées en fumées parfumées.

Visions, odeurs, rumeurs, tout cela se répand, s'amalgame, se disperse, s'éparpille dans la lumière et captive le nouveau venu au suprême degré. Le Caire apparaît alors comme une sorte de vaste ville d'eaux levantine, ouverte aux attractions et aux plaisirs des voyageurs de tout l'univers. Les hôtels splendides



64 ASSIOUT. Vue prise pendant l'inondation

veulent vivre en hygiène et en beauté. Il en est d'ailleurs, longuement parlé plus loin, dans un article spécial.

Quant à l'élément militaire anglais, il ne se mêle aucunement à la population. Il vit à part. Le soldat mercenaire britannique qui jouit des faveurs du soleil africain, n'offre, au Caire et à Alexandrie, le plus souvent aucune expression provocante, conquérante ou hautaine.

Le poste des soldats du corps d'occupation est sans danger, sans labeur et sans gloire. Ce sont des figurants bien logés, nourris et vêtus, dont l'étranger arrive malaisément à s'expliquer la présence à côté des troupes égyptiennes.

Roides, sanglés, une courte pipe à la bouche, ils passent impeccables dans la pourpre de leur veste, par groupes indifférents à la vie ambiante, rigides comme à la parade, lorsqu'ils défilent aux sons des fifres et des tambours, sur des airs de gigue, en se rendant vers les anciens palais des vieux cheiks qui leur servent de casernes.

Rien n'est plus drôle que de rencontrer parfois ces roses et solides gailards, une badine à la main, juchés sur



63 LE CAIRE. Tombeau Saliba, au Makattam

des petits baudets qu'ils semblent écraser de leur poids, poursuivis par les âniers essoufflés poussant sans trêve des *oah! oah!* pour activer leurs infatigables bêtes.

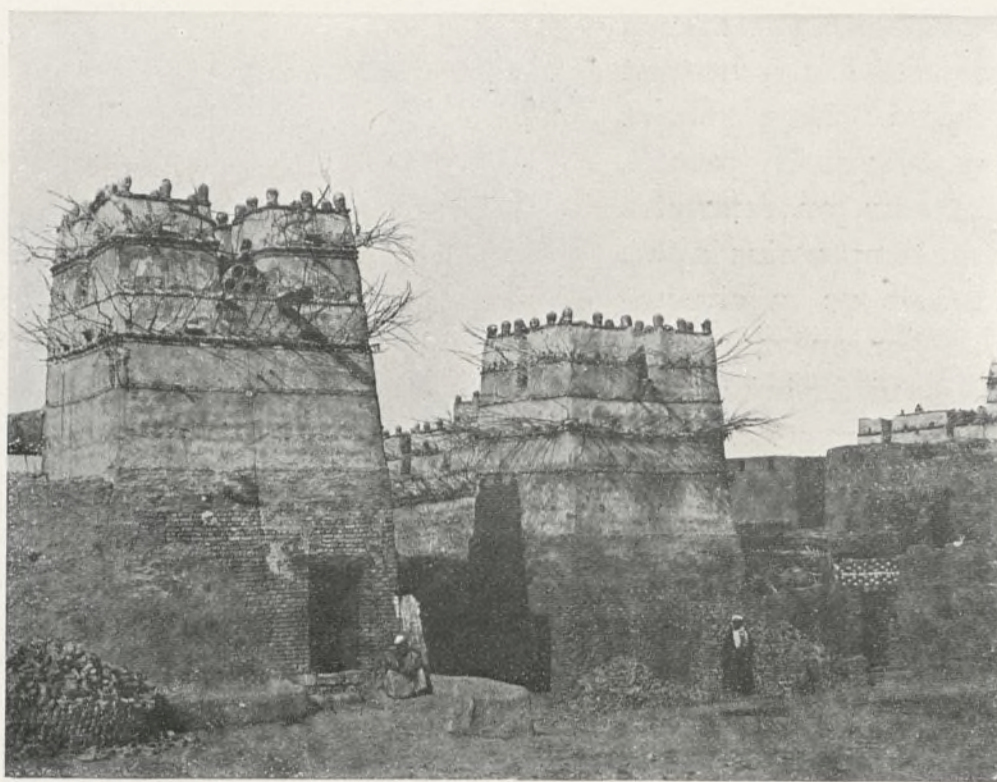
Les intellectuels, les savants, les curieux lettrés, les artistes peintres, musiciens, docteurs-médecins, archéologues, les professeurs, les diplomates en herbe même, se rencontrent rarement dans les principaux grands hôtels du Caire, mais plutôt dans de modestes et excellentes pensions de famille, généralement tenues par des Italiens, où la table d'hôte est à la fois pittoresque et savoureuse. Plusieurs fois nous avons fréquenté, au cours d'un long séjour au Caire, l'une ou l'autre de ces pensions confortables et de prix abordable, et nous y avons toujours rencontré des hommes de rare distinction, d'éducation supérieure et de goûts affinés.

Les promenades à travers les monuments de l'art arabe, dans les mosquées merveilleuses d'El Azbar, de Gâm'a Moham-med Ali, de Gâm'a Souleiman, de Gâm'a Soultan Hassan, d'El Mouayyed, ou dans les palais et maisons qui datent de l'époque des sultans mameluks, ceux de l'émir Faz, de l'émir Mandjak, du sultan Gâitbaï, sont des joies inexprimables ignorées de la majorité des voyageurs qui ne voient trop souvent au Caire que la vie moderne, superficielle, et la mondanité cosmopolite.

Les vieux murs et portes d'enceinte, *Bab-el-Foutouh*, « la porte de la Conquête », ou *Bab-el-Nasr* « la porte de la Victoire » apparaissent aux artistes comme des monuments somptueux dont l'inspiration antique, la beauté des lignes architecturales, le sentiment d'altière décoration nous pénètrent et nous enthousiasment. Les tombeaux des khalifes, ceux des mameluks, voisins de cette montagne du Mokattam si prodigieusement belle au coucher du soleil sont également des gloires appréciables du Caire.

Mais les Pyramides, dira-t-on? Les Pyramides millénaires? — Certes, on ne saurait nier qu'elles soient classiques, célébrées par tous les écrivains du globe, immortalisées par Bonaparte, chantées par les poètes arabes, illustrées par les peintres; mais on en peut discuter l'impression.

Leur masse indestructible a fatigué le temps. disait d'elles notre vieux poète, l'abbé Delille, au XVIII^e siècle,



HAUTE ÉGYPTE. Pigeonniers primitifs



MEDINET HABOU. Entrée du Temple (Cl. A. Beats)

en un vers assurément supérieur à son œuvre. Toutefois devons-nous avouer qu'elles n'ont point dégagé pour nous l'émotion à laquelle nous nous attendions.

Comme tous les spectacles gigantesques et les phénomènes du monde dont notre éducation fut entretenue comme d'images inconcevables et supérieures à l'humanité, on voulut trop nous épater l'imagination à leur endroit pour que celle-ci, au contact de la réalité, ne se trouve point profondément désabusée.

Le Caire, en dehors de son musée d'égyptologie, est surtout une ville merveilleusement peuplée des chefs-d'œuvre les plus expressifs de l'art arabe. Les Pyramides plantées dans le désert auprès du Nil sont comme les sentinelles avancées des temples miraculeux de la haute Égypte. Elles invitent à faire une exploration dans le passé en remontant le cours du fleuve à partir de Memphis et de la Pyramide de Meydoum.

Il est difficile d'ailleurs, sinon impossible au cours d'une station au Caire, d'échapper à la suggestion d'un voyage en haute Égypte. Il faut avoir remonté le Nil, vu Karnak et

Thèbes, visité la Vallée des Rois et l'île Éléphantine. Chaque jour, au port de Kasr-el-Nil, on voit partir de gais voyageurs en dahabieh et des foules de touristes qui emploient, pour ce voyage d'assez longue durée, les services des agences, c'est-à-dire d'excellents bateaux-express d'un absolu confort, et qui offrent l'attrait de véritables hôtels flottants. On se laisse fatalement séduire par ce voyage de tout repos et de constant plein air et l'on ne saurait regretter ces longues journées de navigation coupées d'escales aux temples vénérables, aux villes et villages pittoresques avec de joyeuses chevauchées à baudet qui sont toujours de vraies parties de plaisir.

N'allez pas croire que dans ce voyage, on doive vivre en sauvage. Les Anglais ont apporté dans l'existence d'hôtel des villes et villages du haut Nil la correction qu'ils montrent toujours *at home*. On les voit donc en tous lieux où ils ont élu domicile, à Louxor, à Assouan et même sur les bateaux-express, revêtir pour dîner l'habit ou le smoking et exiger partout un service impeccable et des tables délicieusement fleuries. Les femmes sont à



Environs du Caire. — Bohémiennes en campement

l'avenant, toilettes comme à Londres avant l'Opéra. Dans toutes ces villes du Nil jusqu'à Kartoum, on rencontre donc l'impression la plus raffinée de la civilisation européenne. On oublie bien vite à l'heure du souper que des milliers de lieues nous séparent des métropoles d'Occident, qu'on se trouve tout près du Soudan, sur les confins du désert, et que toute la journée on côtoya des dromadaires, des huttes de boue, des êtres primitifs, à peau cuivrée et demi-nus.

Il faut aujourd'hui environ douze jours pour monter, par *steamer-express* du Caire à

Assouan, qui est la ville frontière de la haute Égypte. — Au delà de la première cataracte, c'est la Nubie, puis le Soudan qui déjà a beaucoup perdu de son mystère troublant et de son apparence rébarbative et peu hospitalière. — L'écluse nouvelle d'Assouan est comme la barrière qui délimite le Vieux Nil égyptien, le fleuve ancestral et sacré. Quelques dahabiehs s'en vont, bien au delà, à lentes journées et même trois services de petits vapeurs atteignent régulièrement Ouadi-Halfa. De là, par chemin de fer, les touristes qui ont des loisirs et une forte curiosité persistante de pénétration soudanienne se rendent fort aisément à Khartoum et à Omdur-



La Procession du Tapis dans le Désert, en route pour La Mecque

man, l'ancienne capitale des derviches fanatiques. Il y a aujourd'hui un *train de luxe* Halfa-Khartoum, et même un *Berber-Souakim*. Flaubert et Maxime Ducamp auraient été stupéfiés si on leur avait prédit pareil triomphe du progrès. L'ère des avions apportera à nos successeurs des conquêtes encore plus surprenantes.

En attendant, profitons des paquebots rapides pour l'Égypte et des trains de luxe pour le Soudan. — Bien à plaindre sont les sédentaires aux yeux de qui la publicité de telles félicités n'exerce aucune attraction. Ne pas

voyager, c'est végéter, et l'homme ne doit pas sur un même point raciner à outrance. — Voyager, c'est multiplier et renouveler sans cesse sa vie intellectuelle ; c'est rafraîchir ses sensations, c'est charger ses accumulateurs de vitalité intensive, et, lorsque c'est en Égypte que l'on voyage, au Caire, à Louxor, à Assouan ou dans la nouvelle Héliopolis, — la cité-métropole de demain, — c'est se sentir tout à coup et à la fois vivre en profondeur historique, en beauté ambiante, en volupté physique, en extase morale dans la plus haute altitude de visions humanitaires que l'on puisse concevoir.

OCTAVE UZANNE



Les Pyramides pendant la crue du Nil



Héliopolis. — Palace-Hôtel (à droite) et un groupe de maisons de rapport

Aux Portes du Caire

LA CITÉ DE L'AVENIR

Héliopolis

LA NOUVELLE HÉLIOPOLIS

Il n'est point déraisonnable de comparer aux Macrobiens, aux hommes vénérables d'un grand âge, voués au régime de gérocomie, les antiques cités dont l'origine se perd, comme celle du Caire, dans le profond lointain de l'histoire. Les vieilles villes, comme les individus sur le déclin, portent en elles les tares d'un organisme fatigué et surmené.

Elles charrient dans leurs murs d'enceinte et leurs faubourgs urbains, dans leur entérogaphie, pour ainsi dire, les toxines de leurs ruines successivement accumulées. Leurs principales artères ne peuvent plus suffire aux poussées chaque jour plus puissantes de la vie nouvelle qui y circule. Les déchets de toute sorte s'y arrêtent, s'y concentrent,

apportant partout de l'obstruction, de la fermentation, de l'insalubrité, d'innombrables éléments toxiques.

Les vénérables cités se trouvent donc, elles aussi, aussi bien que les humains, atteintes d'artériosclérose. Les savants hygiénistes, les ingénieurs ingénieurs, s'appliquent de leur mieux, ainsi que des médecins, à les faire vivre en salubrité, pittoresque et beauté. Ils ne peuvent, quoi qu'ils fassent, que remédier à l'usure de l'âge, et reconstituer les façades générales par d'habiles prothèses architecturales et aussi par l'établissement des quartiers neufs.

Tout cela ne vaut certainement pas la jeunesse intégrale, la fraîcheur physiologique, la santé éblouissante d'une nouvelle cité métropolitaine

exécutée entièrement sur un terrain bien choisi, dans la meilleure ambiance atmosphérique cherchée et voulue sur des plans ultra-modernes, avec l'appui des derniers apôtres du progrès, du confort et de l'hygiène.

Les villes neuves, comme on en rencontre tant aux Etats-Unis, n'ont assurément pas les grâces désuètes, les charmes rétrospectifs, les coquetteries de vieilles douairières, dont on admire les bijoux et ornements anciens, j'entends les monuments précieux dont elles se parent, mais il est indéniable qu'on s'y sent mieux vivre, qu'on y respire plus pleinement, qu'on y accroît et enrichit sa viabilité. Une heure relativement prochaine viendra où l'homme indépendant renoncera à l'existence au centre des capitales surchauffées, congestionnées



La matinée sur le boulevard Circulaire



Un coin de la ville nouvelle, vue de la Terrasse de l'Héliopolis House

d'agglomérations humaines, incapables d'assurer la libre circulation à ceux qui y pullulent avec excès et sans moyens d'évacuer tous les déchets que l'apport quotidien des nécessités de la vie citadine y accumule.

Les vieilles cités, telles que Rome, Paris, Londres, Le Caire ont le charme invétéré des courtisanes célèbres, hospitalières, prenantes, grisantes, mais également ruineuses, déprimantes, anémiantes et qu'il faut abandonner tôt ou tard pour se refaire en pleine nature, en se mettant au vert. On pourrait dire d'elles ce que Aristophane disait des hétaires de son temps: « On ne peut pas vivre avec ces coquines, ni sans ces coquines ». — Je crois qu'aujourd'hui les facilités des locomotions à grande vitesse commencent à opérer une réaction salutaire. On s'habitue au plein air qui devient une nécessité, l'odorat se révolte aux senteurs louches des ruisseaux et des bouges, les poumons perçoivent l'état nocif du fonctionnement en des centres trop peuplés. Le citoyen du XX^e siècle s'insurge chaque jour davantage contre le médiocre confort et l'insalubrité des villes plusieurs fois centenaires; il ne se leurre plus aussi facilement sur leurs artifices, leurs fards, leurs replâtrages innombrables.

Le Caire, parmi les nombreuses Cosmopolis d'hiver, est celle qui, assurément, détient le record du nombre et de la qualité des étrangers. Sa clientèle de luxe augmente chaque année, et, malgré qu'on se soit efforcé de rajeunir l'admirable cité des Califes, de l'agrandir, de la moderniser, de l'eupéaniser, même de façon outrancière, jusqu'à lui donner l'aspect d'une immense ville d'eaux levantine, elle semble encore, — au cœur de la saison, de janvier à mars, — jouir d'une vie pléthorique qui n'est pas sans inquiéter pour son propre avenir ceux qui ont souci de présider à ses destinées. Bientôt la capitale du Delta sera pourvue d'égoûts, d'eau parfaite et de travaux de voirie qui assureront, au mieux qu'il est possible, son état de salubrité. Mais la ville européenne est encore mitoyenne de la ville arabe. Malgré les hôtels superbes, véritables palais de fêtes qui s'y rencontrent, il y eut lieu d'envisager la nécessité immédiate de décentraliser la vie trop intense de cet admirable Caire, dont le caractère de vieille civilisation arabe qui constitue sa grandeur réelle, sa noblesse et son expression d'art, finirait par disparaître si on n'y portait remède.

LA CRÉATION D'HÉLIOPOLIS

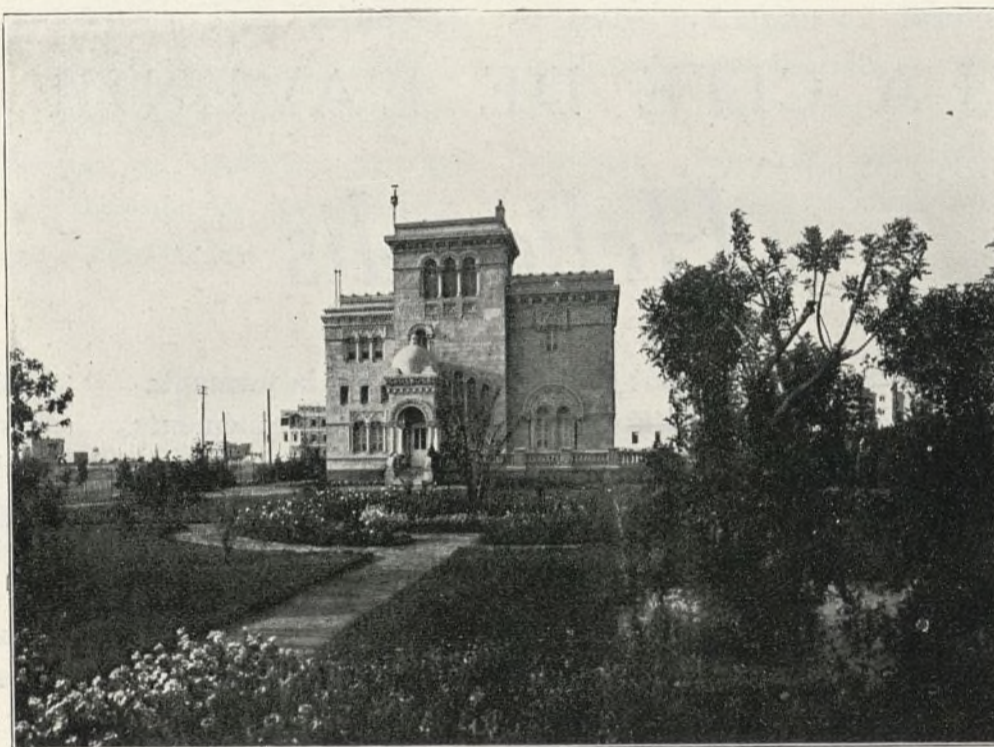
C'est à quoi s'efforcèrent deux hommes de la plus haute intelligence pratique, soucieux d'éterniser la vogue formidable dont jouissent actuellement les stations d'hiver de l'Égypte, le baron Empain, à qui l'on doit tant de remarquables entreprises, toutes favorables aux intérêts publics, et S. E. Boghos Nubar Pacha, fils du grand ministre Nubar, qui fut, en quelque sorte, le Bismarck de l'Orient. Ces deux maîtres puissants que l'avenir magnifiera et statufiera comme il convient, imaginèrent, vers 1905, de créer, presque aux portes du Caire, à l'est de Matariéh, dans les parties désertiques situées aux environs du palais de Koubbek, une ville nouvelle qui emprunte son nom à l'antique cité d'Héliopolis et qui peut et doit s'étendre sur une surface minimum d'environ 2.000 hectares, c'est-à-dire plus de deux fois la superficie du Bois de Boulogne. Le territoire d'Héliopolis s'élève à 40 mètres au-dessus du niveau du Caire. L'emplacement des oasis d'Héliopolis se trouve admirablement choisi. Une excellente route praticable aux automobiles rattache la nouvelle ville blanche à l'Abassieh; des tramways électriques à service



Quelques immeubles du boulevard Circulaire

fréquent et ultra-rapide fonctionnent depuis plus d'une année. Un chemin de fer métropolitain, pour ainsi dire, également électrique et qui sera inauguré en janvier 1910, fera, en outre, le service Cairo-Héliopolis en moins de dix minutes, avec départs douze fois par heure. Un vaste réseau de routes a été dressé avec une merveilleuse intuition des destinées futures de la ville, qui deviendra un Eden digne des cités fabuleuses des *Mille et une nuits*.

L'eau enfin y abonde, largement canalisée de



Villa et jardin du Directeur général

tous côtés et l'électricité répand à profusion la lumière, à l'aide de lampes à arc, sur les avenues et boulevards amorcés et déjà bordés d'un nombre important d'immeubles de rapport, de villas, de monuments divers, gare, casino, restaurants, hôtels incomparables construits dans un style néo-oriental d'une féérique conception décorative, dont les photographies les meilleures donnent une insuffisante idée, car en Égypte il faut de la couleur pour donner la vie aux images même et les procédés actuels photographiques sont gris et mornes auprès de la réalité si chaudement prismatique.



Un immeuble de rapport

L'HYGIÈNE D'HÉLIOPOLIS Voici comment, au sujet de cette création urbaine incomparable et assurée du plus grand succès à brève échéance, s'exprime le Docteur Comanos Pacha, docteur et affable médecin de S. M. le Khédive, dans une étude sur l'Égypte publiée, l'an dernier, dans le *Figaro* (1) :

« Je serais impardonnable de ne pas parler de la récente création d'une station sanitaire, Héliopolis, la ville du soleil, près du Caire (sept à huit kilomètres), qui promet de devenir merveilleuse. On a créé cette station sur la route du Caire à Suez, en plein désert, sur un plateau élevé, une véritable oasis, d'où on jouit d'une vue splendide sur la ville du Caire, la citadelle, les pyramides, etc. L'air y est sec et le plus pur qu'on puisse s'imaginer. En y venant de la ville du Caire, on est frappé de cet air délicieux et vivifiant du désert qu'on respire à pleins poumons. Un ami m'a dit un jour que cet Héliopolis était le Saint-Moritz d'Égypte, et, ma foi, il a pleinement raison.

« Cette création est une chance inouïe pour la ville du Caire et pour l'Égypte en général, qui ne l'aurait jamais rêvée. Elle est due au génie du baron Empain, le plus grand financier belge, et à S. E. Boghos Nubar Pacha.

« Il n'est pas étonnant que ces deux hommes de grande valeur, doués, en dehors de l'esprit, d'une générosité et d'une largesse peu communes, et à la tête d'une Société anonyme puissante, n'aient rien épargné pour rendre leur création, leur oasis du soleil, un vrai chef-d'œuvre d'art et de perfection.

« Tous les systèmes les plus perfectionnés de l'hygiène moderne s'y trouvent réunis; un système d'égoûts (Maurass) des plus parfaits, des petites villas d'un goût exquis et d'un art charmant, des hôtels magnifiques avec des installations sanitaires les plus perfectionnées, un hôtel central vaste et énorme, peut-être un des plus grands du monde, que j'ai nommé le Colosseum, sont à la disposition du public. Les communications avec la ville sont très faciles et rapides; Héliopolis est déjà devenu la promenade favorite des Caireotes et le premier sanatorium d'Égypte. »

Le Docteur Comanos Pacha, médecin dévoué et ami du Khédive Abbas-Hilmi, apporte ici une consécration presque officielle de la beauté et de la salubrité d'Héliopolis, qui, chaque année, l'hiver et même au début de l'été, va devenir désormais la ville de plaisance des Caireotes, qui ne peuvent, à partir d'avril, supporter la chaleur humide et le manque d'air de leur belle cité. Le Caire est, en effet, protégé des vents du nord-est par les collines du Mokattam, mais la ville, bâtie sur les basses berges du Nil, offre alors tous les inconvénients d'un sol formé des débris successifs apportés durant quarante siècles par les peuples qui se succédèrent dans cette capitale tour à tour appelée Mouf, Mesraïm, Biblioun et Misr-el-Kahira.

LA NÉCESSITÉ D'HÉLIOPOLIS SES AVANTAGES

Le Caire qui, il y a dix ans, comptait environ 500.000 habitants, est actuellement sur le point de numbrer plus d'un million d'âmes; les terrains à bâtir y ont atteint, même au sortir de la terrible crise immobilière et financière que viennent de traverser les affaires égyptiennes, des prix considérables, égaux sinon supérieurs à ceux du mètre au centre des grandes villes occidentales. Les classes sociales moyennes et les déshérités de la fortune se trouvent donc, en conséquence, opprimés par le coût de la vie au Caire et cherchent à trouver

(1) *Figaro* des 11 et 12 juillet 1908.

dans les suburbs des conditions d'existence plus conformes à leurs petits moyens.

Héliopolis, tout en commençant à s'ériger comme une ville de grande envergure largement accueillante aux étrangers, pourvue de tous les luxes, mise à la hauteur des derniers progrès, offrira néanmoins des ressources favorables aux travailleurs, aux employés, aux petits rentiers, car à côté des riches villas et des hôtels colossaux comme l'*Héliopolis-Palace-Hôtel* où 400 chambres et appartements somptueux sont aménagés pour la clientèle européenne, tout un quartier a été sagement, humanitairement réservé à des édifices simples, propres, aérés, pratiques d'installation en vue des fortunes modestes ; j'ajouterai même qu'on n'y a point oublié les logis ouvriers.

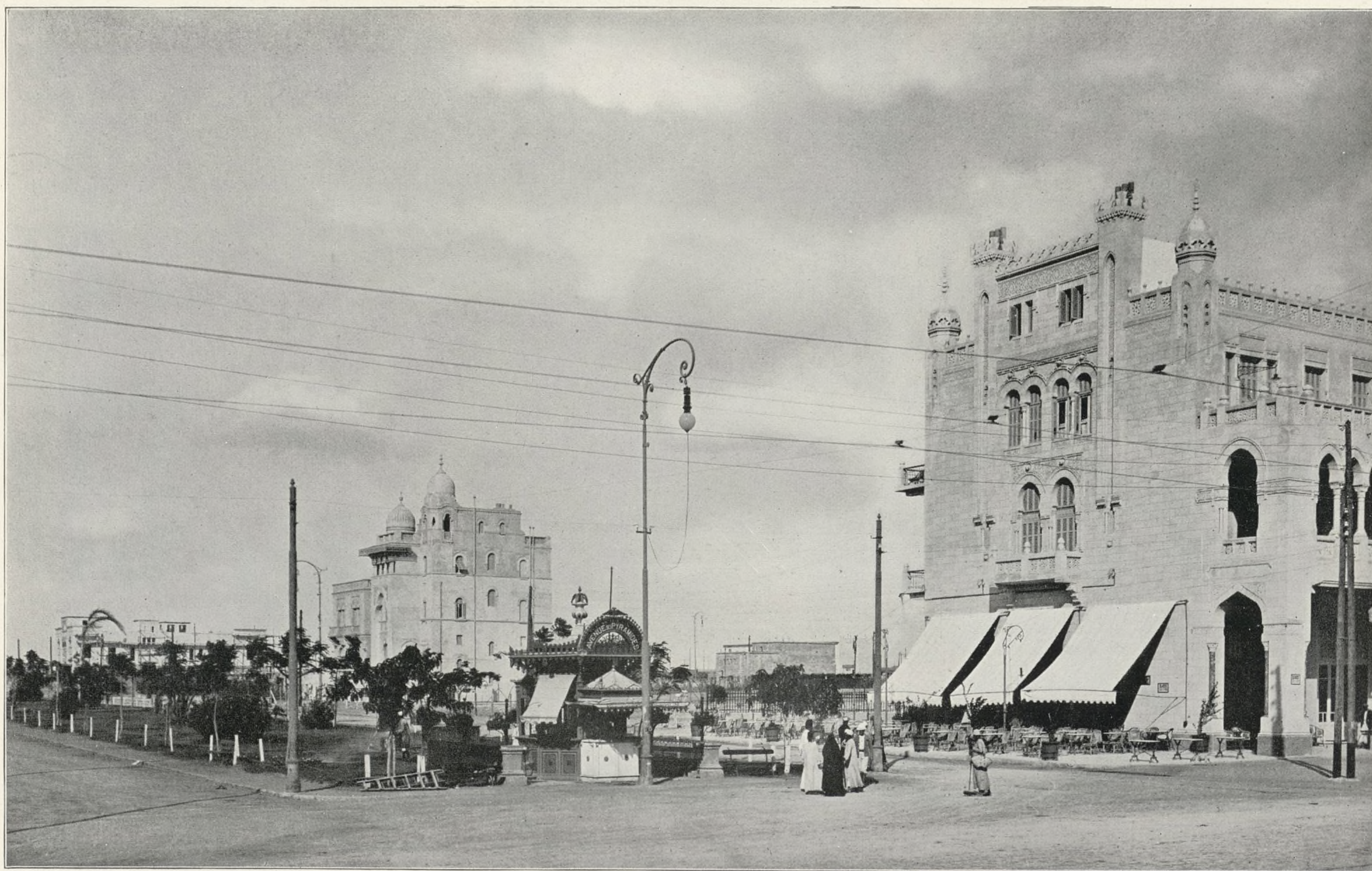
Le gouvernement égyptien comprit la nécessité de cette nouvelle cité qui est, pour le Caire, ce que pourrait être une énorme cheminée d'appel au-dessus d'une étouffante communauté urbaine,

une élégante mosquée de superbe style arabe, un poste de police, un hôtel phénoménal, type du plus moderne caravansérail qui soit au monde et le plus intelligemment outillé au point de vue du confortable, avec, en façade, l'incomparable vue des Pyramides de Guizeh, une pension-hôtel déjà ouverte et de belle tenue, *Héliopolis-House*, un casino restaurant de pur style mauresque, de nombreux immeubles de rapport, des villas qui chaque jour augmentent, car toutes les notabilités cairottes se font un point d'honneur d'avoir leur maison de plaisance à Héliopolis, dans l'air admirablement sain et réconfortant du désert. Le succès déjà, on le voit, a largement répondu à l'appel des créateurs et l'on s'émerveille qu'en moins de quatre années, le baron Empain et S. E. Boghos Nubar Pacha, puissants metteurs en œuvre de cette œuvre formidable, aient pu opérer ce miracle de faire apparaître l'*urbs* nouvelle, la cité future d'hygiène et de beauté, là où il n'y avait à l'aurore

trouver en Europe, à proximité d'une ville et avec des communications faciles, un champ d'expériences d'aviation où il serait aisé pour tous de voler de 5 à 10 kilomètres en ligne droite, avec une hauteur de 1 à 2 mètres du sol. Le meilleur champ d'aviation connu en Europe, — celui d'Auvour, — que W. Wright a choisi pour battre son record de l'heure, est lui-même parsemé d'arbres et de canaux, qui rendent les descentes excessivement dangereuses.

Les conditions climatiques de l'Europe sont, d'autre part, généralement défavorables. Si des 365 jours de l'année on retranche l'hiver, les vents de mars, les journées de pluie, les brouillards et les journées de calme plat qui sont souvent défavorables aux expériences d'aviation, il reste en pratique tout au plus une centaine de journées « aviables ».

Par contre, le désert qui confine à Héliopolis offre des champs d'aviation libres à perte de vue,



L'avenue des Pyramides

ou mieux encore une terre promise à l'horizon d'un carrefour de plaisir, de labeur, de luxe écrasant et de fièvre constante. Le gouvernement s'intéressa donc à l'entreprise et envisagea le parti qu'il en pouvait tirer pour ses fonctionnaires de toute nature. Il traita avec la Compagnie d'*Héliopolis* pour faire construire à l'usage des employés d'État, dans un centre supérieurement salubre, 400 maisons souriantes, lumineuses et pourvues de tout ce qui peut contribuer au bien-être. La population ouvrière, d'autre part, doit y trouver son habitat, sa « cité jardin », dans un superbe quartier de l'oasis qui, ainsi, par certains côtés rappellera la *Pullmann-City* américaine près de Chicago.

Le long du large boulevard qui relie Héliopolis au Caire et qui sera quelque jour entièrement bâti, le gouvernement égyptien a déjà entrepris l'édification d'une *École militaire* nouvelle, d'une *École d'application d'artillerie* et de plusieurs casernes de cavalerie pour les riders de l'armée britannique.

La ville blanche est donc actuellement plus que largement amorcée. Elle possède une église,

du xx^e siècle que de l'air, de la lumière, du silence et du sable désertique.

LES ATTRACTIONS D'HÉLIOPOLIS L'AVIATION

Les hommes nouveaux, les sportsmen *up to date*, les précurseurs, les grands enfants qui veulent user et jouir des derniers joujoux du progrès humain trouveront à Héliopolis un Sporting Park de très grande étendue où pratiquer le golf, le tennis, le polo, les « races », etc. Bien plus, la Compagnie se propose de créer un aérodrome, une sorte d'*Héliopolis-Port-Aviation*, dans la plaine désertique qui entoure la nouvelle cité et de donner aux aviateurs toutes facilités, telles que garages, ateliers de réparations, etc. ; elle désire s'efforcer aussi d'établir des concours et de créer des prix.

Après avoir pris l'avis de diverses sommités du monde de l'aviation, la Compagnie a acquis la conviction que ses terrains présentent des avantages uniques comme champ d'expériences et champ de concours.

Il est difficile, en effet, sinon impossible, de

où il est permis de voler à un mètre du sol, sans risques d'accident à l'atterrissage ni dommages à payer à des agriculteurs.

Les conditions climatiques sont, les gens du métier en conviendront, on ne peut meilleures. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les bulletins météorologiques d'Égypte pour constater que sur les 365 jours de l'année, 320 sont favorables à l'aviation.

Ce dernier avantage est considérable, si l'on songe qu'aux aérodromes de l'Europe, les expérimentateurs d'appareils nouveaux, les élèves pilotes attendent parfois cent jours avant de trouver un temps favorable aux expériences.

Ces circonstances, jointes au fait de pouvoir offrir aux aviateurs des logements confortables à portée des différentes bourses, ont convaincu la Compagnie d'Héliopolis qu'un aérodrome bien agencé, installé sur ses terrains, serait l'idéal des écoles d'aviation.

Comment ne pas signaler, en ce début du xx^e siècle, qui laisse prévoir tant de révolutions dans les mœurs sociales et de nouvelles adaptations prochaines de l'humanité, une ville de

féerie qui, à peine créée avec le souci absolu de la perfection hygiénique de son site et de ses installations, s'efforce si ingénieusement de se prêter et conformer à l'évolution des progrès qui vont sous peu entrer dans la vie pratique des Occidentaux et Orientaux.

Bien avant que dix années ne se soient écoulées, Héliopolis sera le rendez-vous favori des hivernants cosmopolites, la cité idéale de plaisance, de plaisir, de sport, de salubrité et d'art où l'on ira chercher, loin des poussières et des bruits du Caire, la vie invigorante en splendide lumière, et surtout cet air du désert comparable à l'air du large qu'on respire en plein océan. On y mènera une existence indépendante et agréable, avec ou sans mondanité, une existence de grande cité de plage, bien que assez loin de la mer, une vie assez comparable à celle de Brighton, près de Londres, ou de Ramleh San-Stéfano, près d'Alexandrie.

Héliopolis sera le séjour préféré des hommes d'action, des savants, des artistes dignes d'apprécier



Héliopolis. — Le Palace-Hôtel

le merveilleux panorama des Pyramides, du Caire et du Delta qui, vus du plateau de la nouvelle ville

du Soleil, semblent une invraisemblable vision de dormeur éveillé, un de ces mirages hallucinants que connaissent si bien les conducteurs de caravanes à travers les sables brûlants du Sahara. Les hommes volants viendront aussi en nombre accomplir leurs prouesses chaque jour plus stupéfiantes en une saison où, en Europe, ils se voient forcément condamnés à l'immobilité. — De grands concours d'aviation sont à prévoir ; ils alterneront avec d'autres compétitions sportives. Héliopolis deviendra la Ville fabuleuse des temps nouveaux. Ceux qui en reviendront éblouis, grisés de soleil et d'air, charmés par le confort et les agréments de la cité la plus moderne de notre époque, pourront s'écrier avec conviction, sans même songer que leur cri, était hier encore, si drôlatique :

— Je reviens du désert... Il y avait un monde !..
OCTAVE UZANNE



Héliopolis. — Au passage du tramway

La mémoire des parfums

La beauté passe sous l'influence du temps, mais le parfum reste, le parfum aux suaves senteurs que l'on n'oublie pas, subtil et pénétrant, qui fait partie de la personne et souvent réveille des souvenirs que l'on croyait éteints.

Le parfum est un langage charmant et délicat, violent ou discret, suivant le choix qu'on en a fait ; ce choix est donc important, car selon votre état d'âme, Guerlain vous donnera celui qui correspondra le mieux à vos sensations et à vos désirs.

Les raffinées ont un parfum spécial pour l'intérieur, le home ; il est discret et délicat, et un autre pour le dehors, plus pénétrant, comme le subtil parfum *La rue de la Paix* dont font usage les mondaines fréquentant cette rue, qui est le centre de tous les raffinements de l'élégance ; elles ont également adopté, suivant l'heure, le parfum en grande vogue, le *Tsao-ko*, dont

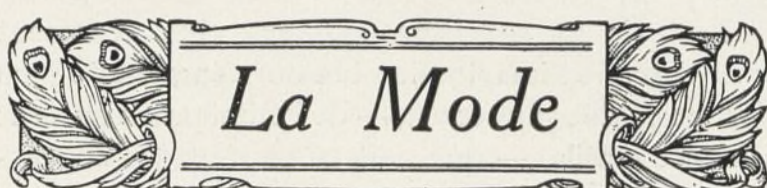


les senteurs capiteuses sont toniques et vivifiantes.

On doit donner une prédilection particulière aux eaux de toilette qui font merveille pour les soins du corps : ainsi l'*Eau Hégémonienne* imprègne toute la personne d'un parfum qui charme les plus difficiles ; l'*Eau du Coq* est tonique et stimulante, et l'*Eau de géranium*, faite avec les fleurs qui lui ont donné son nom, est rafraîchissante, elle repose les membres fatigués et vivifie tout le corps.

Il ne faut pas oublier après les longues promenades que l'on fait dans cette saison, d'user du *Bain de Madame*. Les élégantes et toutes les femmes qui savent unir la coquetterie à une hygiène bien entendue, l'apprécient depuis longtemps et en font un usage journalier ; il délassé et son action calmante contribue à rendre la fraîcheur au teint et à donner un velouté exceptionnel à la peau.

MARQUISETTE



« L'an fuit vers son déclin, comme un oiseau qui passe », chante le poète devant les feuilles qui tombent... Et nous, oiselles éprises de luxe, de beauté, nous fuyons, dès les premières heures du tantôt, le home où rougeoit quelque branche automnale, où embaument les violettes en leurs cornets de cristal, pour céder à l'attraction des tentations séduisantes, chatoyantes et si féminines ! La fièvre de la curiosité, du nouveau, de l'inédit nous reprend chaque année, au même moment. Octobre est l'époque des sensations exquisées pour la femme élégante : elle a la joie des découvertes et des surprises ; son imagination combine avec les créations de cette saison féconde et riche, mille accessoires qui la rendront plus jolie. « Laissez faire l'esprit, disait la toute charmante marquise du XVIII^e siècle, c'est sa fantaisie d'être content. » Notre esprit, au XX^e siècle, est de papillonner de fantaisie en fantaisie, aux heures de transition qui séparent le repos facile d'un été où nous fûmes partout, sauf chez nous, et les dates officielles des obligations mondaines.

Profitons donc de cette saison où nous pouvons jouir pleinement de notre goût instinctif d'élégances, combinant les choses artistiques, précieuses, frivoles, destinées à nous plaire et à nous aider à plaire et ne jetons un regard rétrospectif sur le passé que pour revivre ce qu'il fit de mieux, et préparer avec ses perfections, le mouvement de la Mode de demain.

En effet, de toutes les impressions recueillies sur la mode d'hier et celle d'aujourd'hui, il se dégage cette opinion que nous revenons lentement vers une inspiration plus gracieuse, vers le flou léger. Mais le charmant et confortable « trotteur » nous est conservé dans toute la pureté de sa ligne classique, et les innovations dont on l'embellit, sa vogue extraordinaire, montrent combien il s'est rendu indispensable. Mais quelles difficultés pour arriver à mettre au point la longueur de la jupe qui ne doit ni raser terre, ni montrer la cheville, mais découvrir gracieusement la boucle du soulier ! Il faut être artiste pour ne faire, en cette question, aucune erreur lamentable qui enlèverait tout le cachet de la robe ; il faut être Green, — Green qui sait encore, tant il a le génie de la ligne, créer des « princesses » qui dessinent la taille sans la marquer, la laissant deviner seulement, tout en se gardant d'être collantes !

Mais croyez que ce qui nous préoccupe davantage au début même de cette saison, ce sont les fourrures. Après avoir arboré des chapeaux de feutre et des toques de velours en plein été, il est logique de se presser vers les chaudes toisons à peine les vendanges sont-elles faites. Nous n'attendons point les frimas. Est-ce prévoyance ou hâte de vivre ? Je crois plutôt que dans ce siècle où l'électricité précipite toute action, abrège toute distance, la rapidité acquise nous hypnotise jusque dans l'agencement des saisons. Et parce que nous voulons, dès mars, la paille et les fleurs, précurseurs de l'été, nous demandons, dès la fin de septembre, leur secret aux élégantes et luxueuses fourrures. Green nous répond par la perfection avec laquelle il nous revêt sans poids, sans fausse ligne, avec toute la grâce réclamée par nos façons actuelles, des peaux les plus diverses. Il a réalisé ce rêve du vêtement souple, léger, chaud, d'un chic que rien n'égale. C'est le manteau d'hermine à gilet brodé argent sur or, bordé de moire antique et à peine moucheté ; c'est le breitschwantz garni de gros effets de tresses cloutées de jais, avec, à l'encolure, un peu de broderie multicolore ; ce sont de larges écharpes d'hermine, de chinchilla, si assouplies par une préparation spéciale qu'elles s'enroulent autour du buste comme le plus fin tissu. Elles sont simples, sans une fanfreluche, sans une garniture, mais, note bien féminine, leur doublure est un petit chef-d'œuvre de goût : gaze aux nuances tendres, à impressions de velours, à bouquets de teintes fondues et exquisées.

Les parures de renards argentés rivalisent de richesse avec les manchons immenses, ronds, sans autre garniture que les deux mignonnes têtes des renards les composant, retombant sur un plissé de mousseline de soie.

En passant dans ces salons empreints du goût personnel, de l'élégance sobre du célèbre couturier où nul clinquant n'arrête l'œil, mais où un ensemble discret et parfait repose le regard, toute grande dame se sent chez elle et la femme comme il faut se plaît en ce milieu. Ici, M^{me} F..., si justement remarquée pour sa fine élégance, choisit le tailleur en tissu zibeline de nuance ophelia, si favorable à



M^{lle} Madeleine Dolley, du Théâtre Sarah-Bernhardt.
Robe d'après-midi (Signé de Green et C^e)

son teint de blonde. Sur la petite jupe plissée avec empiècement arrondi prenant bien les hanches, tombe la veste ornée d'une grosse tresse nattée avec patte garnie d'astrakan à l'encolure.

De Green aussi le trotteur aux tons d'automne d'un fauve verdâtre de M^{lle} de La J...

Une création spirituelle est celle du modèle « Quand même », toilette nous rappelant le Pôle Nord si plein d'actualité : cette grosse zibeline mate de nuance sable est très originalement garnie de petites pattes en fourrure de putois ; la jaquette demi-longue est bordée de ce même poil d'aspect bourru ; un rien de velours mordoré au col et les boutons de velours mettent leur note féminine, une note que fera triompher demain plus d'une jolie patineuse.

Dans ces multiples variétés de tailleurs offerts à notre coquetterie par Green, qui a su porter si haut un genre où il excelle, les nuances fondues, le genre reste essentiellement parisien, sobre, net, infiniment distingué, et la ligne est, non seulement respectée, mais corrigée, modifiée, dans le sens de la perfection.

Avec cela, un délicat raffinement préside à la recherche des détails. Retenons au passage une des plus jolies garnitures créées en cette maison de suprême élégance : une broderie drap sur drap, mélangée de grosse soutache et d'un rien de chinchilla. Une autre broderie orientale, de style égyptien, ornant l'encolure d'un tailleur en tissu mélangé bois de rose simplement orné d'un galon noir soutaché de même ton que le tissu.

A la reprise de Longchamp, beaucoup de tailleurs en velours de Green ont suscité la curiosité et l'admiration de nos grandes coquettes ; non qu'ils fussent luxueusement garnis, mais leur sim-

plicité et leur coupe remarquable les mettant hors de pair, à première vue. Que dire de la princesse en velours bois de rose, de M^{me} de G., avec sa très simple jaquette de grosse soie ? Du tailleur en velours discrètement galonné de M^{me} L. ? Et de la diagonale bleue de M^{me} de N. ourlée de velours ?...

Aimez-vous les jaquettes courtes ? on en fera aussi, sans abandonner les vêtements très longs, d'une allure si parisienne. Nous verrons des rayures, de grosses tresses un peu partout, de la fourrure, en somme, à profusion, puis nous verrons encore des costumes « d'aviatrice » — le succès de demain. Mais chut... Ceci est encore le secret de Green... précurseur du genre.

Et parce que nous crions bien haut notre indépendance, nos libertés féministes, nous portons volontiers la « chaîne d'esclavage » faite de menues perles fines, grosses comme des grains de chènevis, rapprochées, alignées, serrées en un galon suspendu à notre cou. De ces mêmes perles, imitées d'une façon admirable, on tisse une étoffe coûteuse, royale, qui se drape, pour le soir, en corsage digne d'un conte de fées. La guimpe décolletée de cette petite merveille est en tissu d'argent et la jupe, longue, à plis souples, est une mousseline de soie nacré qui a tous les reflets de la perle.

Du reste, les toilettes du soir sont des plus exquisées en leurs gracieuses fantaisies. Les broderies de couleur en relief sur des fonds de tulle sont d'un effet très artistique ; la longue cuirasse terminée à mi-jupe ou la demi-tunique drapée auront des séductions nouvelles. De légers taffetas à fleurs ou rayures Louis XVI se prêteront à ces façons drapées et ajustées tout à la fois, car rien de bouffant ne doit épaissir la silhouette.

LAURENCE DE LAPRADE

La belle chevelure des Parisiennes

Tout le monde a remarqué combien les Parisiennes ont une belle chevelure, bien soignée, soyeuse, brillante, fine, opulente et d'une jolie nuance, qu'elles conservent jusqu'à l'âge le plus avancé. Cela tient évidemment aux soins qu'elles lui donnent d'après les conseils éclairés de Lenthéric.

Si, à l'instar des Parisiennes, toutes les femmes bien avisées consultaient Lenthéric, il leur fournirait à elles aussi, verbalement ou par correspondance, avec son désintéressement habituel, les indications nécessaires pour acquérir et conserver toujours une splendide chevelure, que toutes leurs amies leur envieraient.

Dans sa maison, 245, rue Saint-Honoré, à Paris, il y a des salons d'application et des laboratoires d'études où chaque genre de cheveux est étudié et traité suivant sa nature.

S'ils ont ce gras désagréable qui désolait beaucoup de personnes, sa découverte l'*Antiseptique Lenthéric* (franco 4 fr. 85) les nettoie, sèche en cinq minutes, les rend légers, souples au possible et laisse la tête fraîchement parfumée pendant longtemps.

S'ils tombent, sa *Lotion verte* (franco 5 fr. 85) n'a pas de rivale pour les fortifier, prévenir et enrayer leur chute.

S'ils viennent à foncer, l'*Eau du Tintoret* (franco 5 fr. 85), une merveille, leur est salutaire et leur communique ces jolis reflets d'or si seyants au visage.

Et si par coquetterie on ne veut pas laisser surprendre qu'on a recours aux teintures, son *Kosméo* (franco 6 fr. 50) est la chose rêvée ; j'ai donné ce conseil à d'innombrables lectrices qui l'ont suivi et en sont ravies.

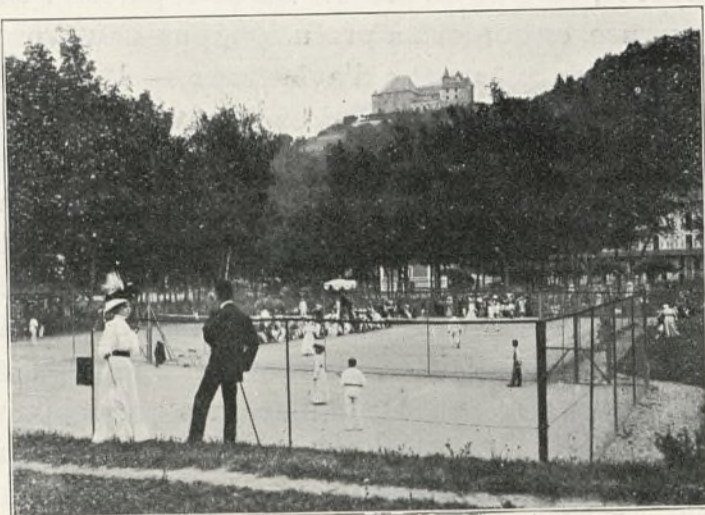
C'est à la supériorité incontestable de ses spécialités, à sa loyauté, à ses conseils toujours désintéressés que Lenthéric doit la confiance que lui témoignent les nombreuses fidèles de sa maison, qui a pris en si peu d'années, l'importance et une notoriété que d'autres ont mis près d'un siècle à acquérir.

MARQUINETTE

L'Été à Uriage

La saison a été tout particulièrement brillante, cette année, dans la jolie station dauphinoise d'Uriage que la majesté charmante de son site aurait suffi à rendre célèbre, à défaut de ses sources si justement réputées.

Les événements mondains et sportifs s'y sont



Le Tournoi de Tennis d'Uriage (Cl. Piccardy)

succédés presque sans interruption depuis les premiers jours de juin. Ces réunions, très suivies et généralement très élégantes, ont eu le plus grand succès. On conservera notamment le souvenir de l'important tournoi de tennis qui déroula ses épisodes du 1^{er} au 7 août, et qui se termina brillamment par la victoire de M. Poulin, le champion



M^{lle} Vidal et M. Poulin dans la finale du championnat mixte (Cl. Piccardy)

lyonnais, pour les hommes, et de M^{lle} Vidal, fille du colonel Vidal, de Grenoble, pour les dames.

Pour donner une idée de l'entrain et de la forme splendide des concurrents, nous publions ci-après les résultats techniques, dus à l'obligeance de notre aimable correspondant, M. Lucien Dru, qui nous a également communiqué les photographies reproduites ici.

Championnat Simple

- 1/2 finale { Brossy bat Gault 6/1 6/3
Poulin bat Daninos 6/2 6/2
Finale Poulin bat Brossy 2/6 6/3 6/2

Championnat Double

- 1/2 finale { Poulin-Franchon bat P. Gager-Brossy 4/6 6/4 6/3
Gault-Daninos bat Dru-Heeren 6/2 6/1
Finale Poulin-Franchon bat Gault-Daninos 6/2 2/6 6/2 6/1

Championnat Mixte

- 1/2 finale { M^{lle} Vidal-Poulin bat M^{me} Dru-Daninos 6/3 6/4
M^{lle} Buisson-Gault bat M^{me} Gounelle-Dru 6/1 6/2
Finale M^{lle} Vidal-Poulin bat M^{me} Buisson-Gault. 3/6 10/8 6/3

Handicap Simple 1^{re} Série

- 1/2 finale { A. Gager + 15 bat Brossy — 3/6 W. O.
Pailhé — 3/6 bat Vidil + 15-4 6/2 6/2
Finale Pailhé bat A. Gager 6/1 6/2

Handicap Simple 2^e Série

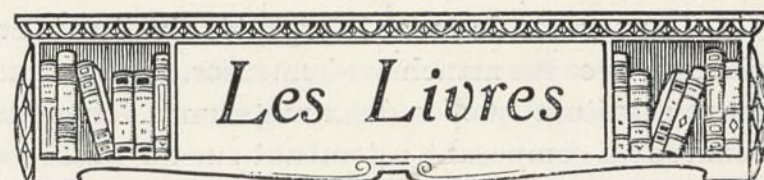
- 1/2 finale { Dacla + 15-1 bat Dehesdin 3/6 2/6 6/5 6/4
Granier — 15 bat Bazille 4/6 6/1 6/4
Finale Granier bat Dacla 6/4 6/3

Handicap Double

- 1/2 finale { Gault-Daninos — 40 bat Gager-Franchon — 30 6/3 6/4
Poulin-A. Gager — 30-1 bat Mabinet-Worone + 3/6 W. O.
Finale Poulin-A. Gager bat Gault-Daninos 6/4 6/4

Handicap Mixte

- 1/2 finale { M^{lle} Vidal-Poulin — 30 bat M^{me} de Nizac-Daninos 4/6 6/3 6/1
M^{lle} Buisson-Gault — 15-2 bat M^{me} Chavereau-Franchon 2/6 4/6 6/3 6/3
Finale M^{lle} Vidal-Poulin bat M^{me} Buisson-Gault 75 6/3



La Librairie Sansot et C^e vient de mettre en vente sous le titre de *Petite Patrie*, une nouvelle série de poèmes d'Edmond Rocher, de qui le talent souple et passionné, les qualités d'émotion et de couleur s'étaient déjà manifestés en de précédents recueils.

Le thème de *Petite Patrie* nous paraît avoir permis à Edmond Rocher de donner toute sa mesure, de gagner en force expressive et en profondeur ce qu'il a volontairement sacrifié d'éclat voulu et de pittoresque artificiel. L'homme rendu au milieu qui l'a vu naître et croître, se retrouve, après vingt ans, face à face avec l'enfant qu'il a été. Par le charme des paysages reconnus, il renoue le présent à sa vie d'antan. L'émouvante confrontation anime toutes ses fibres sensibles, meurtries par les ouragans de la vie. Cet homme intermédiaire, ce citadin fiévreux et surmené, met toute son émotivité au service du terrien qui s'est repris ; et le gouffre d'interruption des vingt années vécues à la ville rend plus poignants le regret, les évocations enfantines, la passion de la nature et les mille rêves qui l'environnent pendant ce pèlerinage. Tel est le fil conducteur de ces poèmes, dans lesquels, chaque déraciné retrouvera un peu de son âme, parce que l'auteur y a mis toute la sienne, exprimée en amples images, en strophes méditatives, en sonorités assourdies, mais vibrantes.

Précédé d'une admirable épître d'Albert Samain, qui avait su deviner sous l'exaltation juvénile et un peu fantaisiste du poète de vingt ans l'âme forte et harmonieuse du solide écrivain d'aujourd'hui, ce livre est édité avec luxe (1), et l'édition elle-même est encore l'œuvre d'Edmond Rocher, qui l'a fait exécuter par ses élèves de l'Ecole Estienne. Le choix du format, du papier et du caractère, aussi bien que les 35 illustrations gravées sur bois en deux couleurs, indique une heureuse évolution décorative, parallèle, chez Rocher, à son évolution littéraire, et qui répond avec fidélité aux préceptes de son maître Samain :

(1) Seize poèmes vendômois illustrés de 35 gravures sur bois en deux couleurs, précédés d'une lettre-étude du poète Albert Samain et d'un portrait dessiné et gravé par Auguste et Achille Rouquet.

Tirés à 300 exemplaires in-4 carré sur papier d'alfa, vendus au prix de 5 francs l'exemplaire, et 5 exemplaires sur papier impérial du Japon, au prix de 30 francs l'exemplaire. Couverture en 6 couleurs, dessinée et lithographiée par l'auteur, et gaufrée. Cet ouvrage, composé en caractères Giralton de la maison Deberny, ne sera plus réimprimé sous cette forme.

Sansot et C^e, éditeurs, 5, rue de l'Éperon, Paris.

« C'est de la précision toujours plus âprement cherchée, de l'imagination toujours éperonnée plus fort et bridée plus court, — de l'élimination surtout du luxe inutile, — que naît et se dégage l'impression de force. »

La sentence que vient de rendre le président de la République Argentine, choisi par le Pérou et la Bolivie comme arbitre dans la question depuis longtemps pendante de leur frontière commune, attire naturellement l'attention vers ces deux Républiques de l'Amérique latine ; la publication par la Librairie Hachette d'un ouvrage illustré sur ces deux nations était donc tout à fait opportune.

Cet ouvrage, intitulé *l'Empire du Soleil*, est l'œuvre du baron et de la baronne Conrad de Meyendorff, qui, après avoir parcouru le Pérou et la Bolivie, non en touristes avides d'impressions, mais en voyageurs attentifs à toutes les manifestations superficielles ou profondes de la vie, des mœurs et des conditions économiques, ont voulu faire profiter le public de leurs nombreuses observations recueillies sur le vif. Paysages largement décrits, traits curieux, notés avec esprit, agréables coups d'œil sur la vie sud-américaine dans tous les milieux, rien de ce qui peut faire l'attrait et le piquant d'un livre sérieux ne manque à cet ouvrage, dont la partie documentaire est du plus haut intérêt.

M. Gabriel Nigond, dont cinq recueils de poèmes et à peu près autant de pièces en vers ont déjà illustré la jeunesse, vient de débiter comme prosateur avec *Le Feu sous la cendre*, mis en vente tout récemment par la Librairie Ollendorff.

Le Feu sous la cendre ! Un titre et un livre de poète. Il semble bien que M. Gabriel Nigond n'ait cette fois délaissé la rime que pour tracer des images plus nerveuses, pour insister davantage sur le détail qui fait le charme et la beauté des choses, sur le détail qui sourit ou qui pleure, et qui impressionne si profondément son âme éprise d'intimités simples et mélancoliques. Dans ce volume comme dans les précédents, nous trouvons une suite de petits tableaux dont l'harmonie discrète, les couleurs atténuées et les proportions modestes enferment l'immensité du rêve le plus tendre, les abîmes du doute le plus poignant et les ivresses de la foi la plus enthousiaste. Pas de livre plus humain, pas de livre qui reflète et généralise d'une manière plus émouvante les mille aspects de la vie, surtout de la vie des humbles, des êtres et des choses qui vivent de silence, dans le silence.

Nous ne préférons pas la prose de M. Gabriel Nigond à ses vers, mais nous en aimons la simplicité expressive et le rythme harmonieux, qui servent à souhait les délicatesses et les nuances de l'inspiration.



LE ROI ÉDOUARD VII, JARDINIER

S. M. britannique plantant un arbre à l'occasion de l'inauguration d'un collège à Rugby